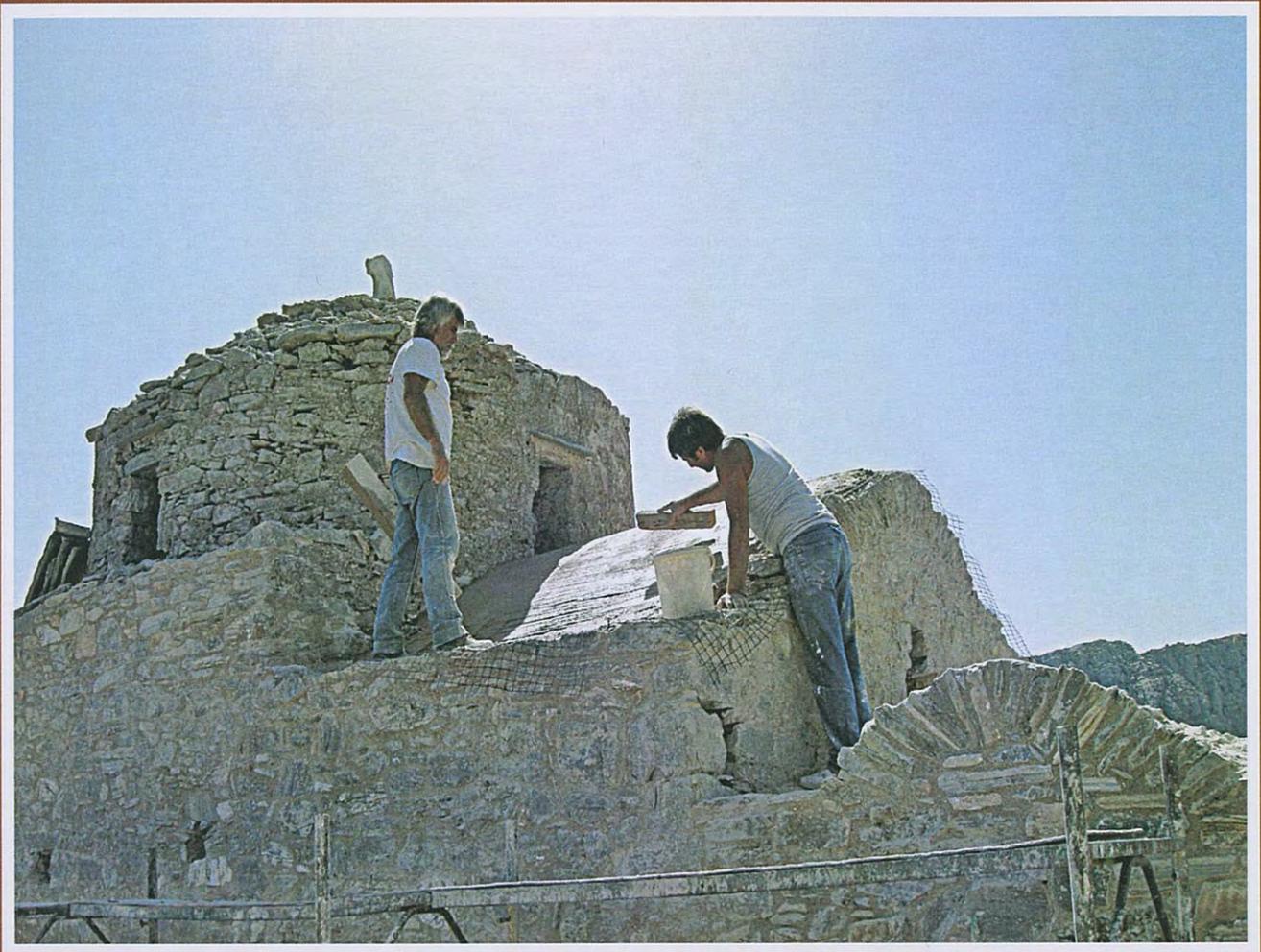


# DESTINOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISSES - LAUSANNE  
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE  
BULLETIN NO 46 - NOVEMBRE 2013

## SOMMAIRE

- P. 3 - 10 Aaron Rossman-Kiss « Le creux du dieu » : méditations sur Delphes.
- P. 11 - 16 Yves Gerhard Aux sources de l'alphabet.
- P. 17 - 22 Clara Fivaz Un patrimoine oublié, la collection des moulages de l'unité d'archéologie classique de l'Université de Genève.
- P. 23 - 26 Jean Philippe Chenaux Le philhellène suisse Johan Jakob Meyer, héros de la lutte de la lutte pour l'indépendance grecque.
- P. 27 - 34 Pierre Smolik Georges Haldas sous le signe du monde grec.
- P. 35 - 36 Jean Daniel Murith Lire.
- P. 37 - 40 Jean Noël Antille Au berceau de la civilisation minoenne : merveilles de la Crête.
- P. 41 - 42 Jean Philippe Chenaux Erwin Siegfried ou l'amitié Gréco-bernoise en actes.
- P. 43 - 45 Alexandre Antipas Restauration de Hagia Kyriaki
- P. 46 - 47 Raymonde Giovanna Chronique des Amitiés gréco-suissees.
- P. 48 - 50 Marianne Weber Chronique de l'Association Jean-Gabriel Eynard.

*Illustration de couverture : Eglise de Hagia Kyriaki, les maçons au travail pour restaurer les voûtes de couverture, septembre 2013.*

## « LE CREUX DU DIEU » : MÉDITATIONS SUR DELPHES

« L'emplacement [de Delphes] est une sorte d'amphithéâtre naturel ceint de rochers » avait remarqué Strabon<sup>1</sup>. Un théâtre. Une scène où les oppositions, les unions, les passions auraient brillé d'une force inouïe. La pièce est cruelle, violente ; s'agit-il réellement d'un jeu ? C'est alors que, dans le bruissement des tuniques, les masques s'effacent. Mais les visages en-dessous sont plus mystérieux encore. Nous regardons autour de nous : c'est un *amphithéâtre naturel*. Difficile de saisir précisément les limites de la scène, son commencement ou sa fin. Les rochers : spectateurs ou acteurs ? Mais avec le temps, nous parvenons à plus de sagesse : tout est vrai, tout est jeu. Le sacré ne connaît pas cette distinction. Il absorbe tout, recrache tout, retraduit le monde.

A quelques heures de la mer ou des sommets enneigés, sur cette terre rude, penchée au-dessus d'une vallée fertile, il y avait une grosse pierre. Elle était ancienne – elle intriguait. Pour satisfaire la curiosité des voyageurs, on leur dit que Zeus avait lâché deux aigles des deux extrémités du monde. D'autres dirent que ces aigles étaient des cygnes<sup>2</sup>. Mais l'on s'accorda pour dire que les deux oiseaux se rencontrèrent au-dessus de la vallée. C'est pourquoi Zeus avait placé cette pierre que l'on nommait *omphalos* à Delphes, pour que tout le monde se souvienne que le centre du monde était là. Pour avoir un centre, les dimensions doivent être fixes. Cette fixité ne pouvait

qu'advenir sous le règne de Zeus et personne d'autre que lui n'aurait pu lâcher les deux oiseaux qui se rencontrèrent au-dessus de la vallée. Zeus est le dernier souverain. C'est par lui que l'univers, jusque-là sans cesse secoué, déformé, transformé par des violentes guerres devint *cosmos* – l'univers-ordre, le bel ordre du monde – et que l'espace cosmique se figea en une réalité indivisible et unique. Cette unité trouve son socle, son attache physique à Delphes. Fixe, ce centre n'avait pourtant rien de paisible, d'apathique. L'*omphalos* (nombril mais aussi *cordons ombilical* et *racine*), centre du monde, contient en lui l'ambiguïté, la tension inhérente à Delphes et donc au monde. On disait qu'il ressemblait à un phallus, signe de fertilité humaine et végétale. Le nombril bombé de l'*omphalos* est celui de la femme à la fin de sa grossesse et celui du nouveau-né : passation de la vie. On a placé sous lui, tantôt la tombe de Python, tantôt celle de Dionysos : pierre qui recouvre la mort. Oreste fut finalement guéri à Delphes, assis sur l'*omphalos* ; d'une vie remplie de terreurs et de meurtres, il accède enfin à une vie plus humaine. L'*omphalos* contient les traits mêmes du monde : fertilité, régénération, mort. Il a une sexualité double : phallus masculin, grossesse féminine ; c'est une entité quasi abstraite. Pour conclure son répertoire des différentes utilisations du terme, Georges Roux note que la clef de voûte, « naissance et rencontre en un point central » porte le nom d'*omphalos*, ainsi que celui d'*harmonia*<sup>3</sup>. Naissance et rencontre... Peut-on définir Delphes de manière plus exacte ?

1 Strab., IX,3,3.

2 Plut. *De def. orac.*, 409c-f. Les traités delphiques de Plutarque sont regroupés dans un volume de la collection des Universités de France, Plutarque, *Dialogues pythiques*, éd. et trad. R. Flacelière, 3<sup>e</sup> éd., Les Belles Lettres, Paris, 2010.

3 G. Roux, *Delphes : son oracle et ses dieux*, Les Belles Lettres, Paris, 1976, pp. 144-149.



le *De E apud Delphos*. Nietzsche a défini le génie de la civilisation grecque par l'union des éléments dionysiaques et apolliniens. Dithyrambe et péan, communauté et individu. Aucun autre lieu n'a mené aussi loin que Delphes l'union des deux dieux. Mais cette union n'a rien de paisible, c'est aussi une opposition sourde et, à l'occasion, un combat. Python – le gardien de Delphes qu'Apollon avait dû tuer pour s'appropriier le sanctuaire – était serpent. Dionysos était fils du serpent. Zagreus – le premier Dionysos – fut enterré à Delphes, tout comme le serpent : on avait tendance à confondre leurs deux tombes.

Zagreus fut bouilli sur un trépied, objet sacré par excellence d'Apollon. Confondre Dionysos avec l'ennemi était devenu trop facile, écrit Calasso<sup>10</sup>. Seul un lieu comme Delphes a pu maintenir cette opposition, tout en la réunissant en une réalité commune, nouvelle.

Pour prendre pleinement conscience de la nature qui encercle Delphes, il faut se rendre à l'Antre corycien. La grotte, fréquentée par intermittence depuis le néolithique, était l'un de ces lieux naturels qui étaient devenus des sanctuaires en l'honneur des Olympiens. Consacrée principalement à Pan, peut-être abritait-elle un oracle de moindre importance au vu de la quantité d'astragales retrouvés à l'intérieur<sup>11</sup>. Elle atteint l'apogée de sa

renommée en même temps que Delphes et déclina bien avant le grand sanctuaire delphique. La route qui mène du sanctuaire

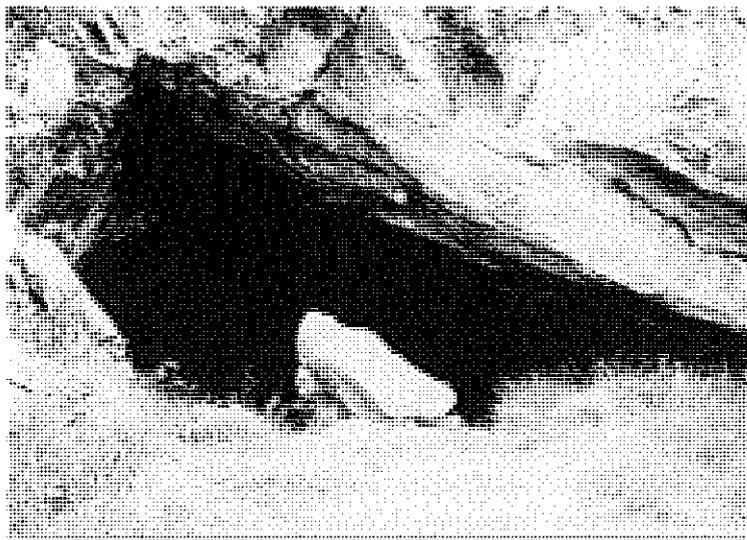


Fig. 1 : L'Antre corycien. Photo A. Rossman-Kiss.

à la grotte est belle et malaisée – comme le note déjà Pausanias<sup>12</sup> – et après environ trois heures de marche, le pèlerin se retrouve en pleine nature indomptée, sur ces plateaux du Parnasse que les Thyades investissaient lors de leurs courses éperdues, domaines de bergers, de chasseurs, de hors-la-loi de toutes sortes. Cette nature indomptée était primordiale, ancienne. L'absence d'ordre et de loi l'érigait en pôle opposé de la *polis*. Contrepoin de la civilisation humaine, cette nature représentait aussi le contrepoin de l'ordre érigé par les Olympiens qui trouvait sa réflexion et son accomplissement dans la société des hommes. Cette nature était l'ancien monde et son chaos. Mais aussi l'espace de prédilection des dieux nouveaux réunis au sommet de l'Olympe ; Artémis se trouve le plus volontiers dans la forêt, Pan parmi ses montagnes ou Poséidon au sein de la mer.

10 R. Calasso, *Les noces de Cadmos et d'Harmonie*, traduction de J.-P. Manganaro avec la collaboration de C. Dumoulié, Gallimard, Paris, 1991, p.157.

11 Sur la possibilité de cet oracle, voir : P. Amandry, *L'Antre corycien dans les textes antiques et modernes*. In: Bulletin

de correspondance hellénique, supplément 7, 1981, pp. 29-54.

12 Paus., 10, 32, 2.



avec amour serait une image réduite du bois sacré, et enfin : même le culte de Gaïa et sa fille Thémis aurait trouvé sa place au sein du sanctuaire même puisque l'on sait que les déesses étaient vénérées à côté du grand temple d'Apollon. La transposition est complète.

Chez les Grecs « *la forme et la structure sont intimement liées* », note Viollet-le-Duc<sup>16</sup>. L'union que la civilisation grecque a produite entre espace mental et physique est unique dans l'histoire de l'Occident. Union de deux pôles à nouveau, dont le théâtre de Delphes est un bel exemple. Si la construction qu'on peut admirer aujourd'hui est tardive, son emplacement

l'est moins – une telle justesse n'est jamais fortuite.

La naissance de la tragédie, du théâtre, marque un changement dramatique dans la conscience de l'homme : pour la première fois, il peut se contempler lui-même en tant qu'objet d'étude grâce à la distance du jeu externe que le rituel n'offrait pas. Les théâtres grecs ne sont pas seulement des lieux de représentations, mais aussi des représentations concrètes de cette prise de conscience. A Epidaure, le regard déambule parmi les dizaines de gradins anonymes ; ici à Delphes, de la scène, il est happé vers le haut, aspiré par les Phétriades, ces rochers qui surplombent le

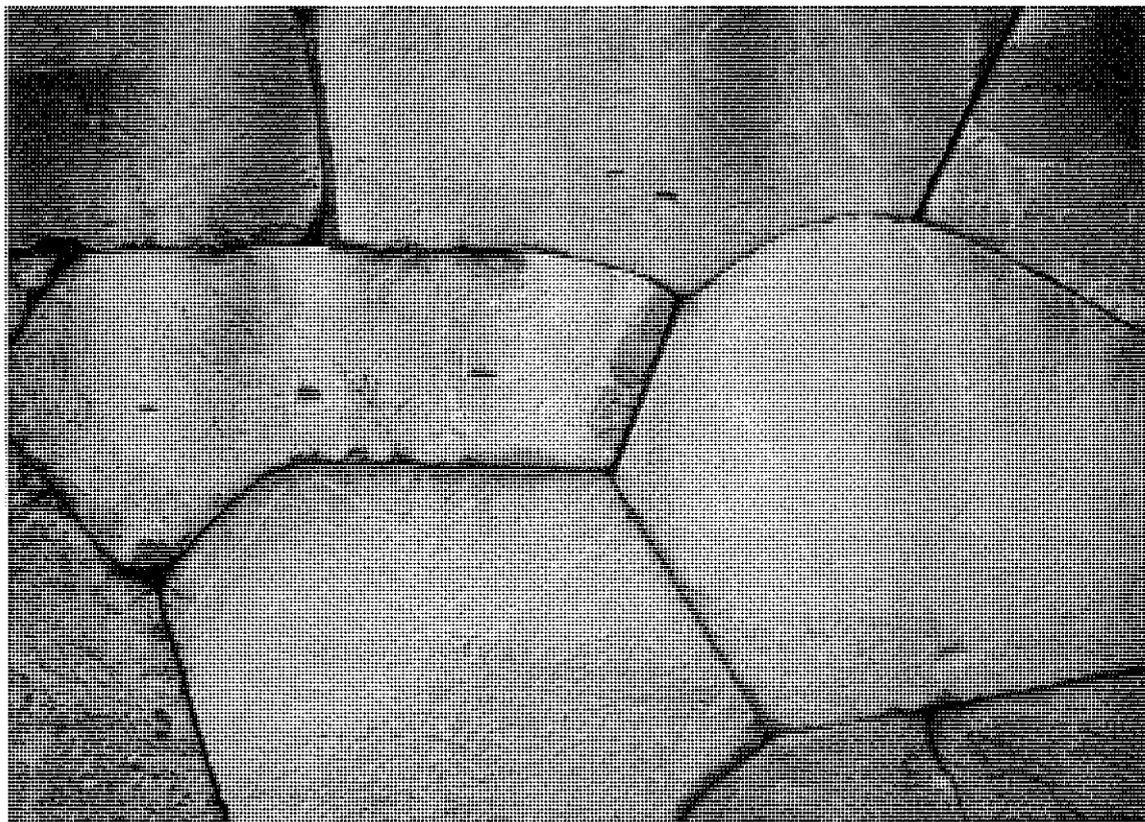


Fig 2 : Delphes, mur de soutènement du temple d'Apollon ; les blocs polygonaux sont couverts d'inscriptions. Photo A. Rossman-Kiss.

16 Cité dans H. Lefebvre, *La production de l'espace*, Edition Anthropos, Paris, 1986, p. 275.

site, dernières colonnes supportant le ciel bleu. Le théâtre, auquel les herbes jaunes et les fissures dans le roc ont conféré la couleur des montagnes, n'est que le début de l'ordre du monde, œuvre de l'homme qui n'est que témoin et reflet ; suivent ensuite les Phédriades – nature rude, sauvage – et finalement le ciel infini, demeure des dieux. Face à ce triple auditoire, l'acteur placé sur scène – l'homme qui parle à l'univers – rejoue le chemin initial du mythe : c'est celui de l'homme qui cherche à se comprendre dans l'homme (la figure proche-abstraite du héros tragique) et cherche à trouver un sens dans la marche aléatoire d'une nature guidée par la volonté insondable de dieux invisibles. De cette proximité, les montagnes ont quelque chose d'irréductible et de terrible – elles sont indomptables. La végétation qui les recouvre et leurs flancs abrupts perpétuent la courbe harmonieuse de l'amphithéâtre : construit avec modestie, il s'inscrit dans cette nature. Comme le temple, il est reproduction de la nature : lieu d'équilibre abstrait, l'*hubris* des héros y sera d'autant plus éclatante. Modestes aussi sont ses dimensions, ce qui ne l'amointrit pas – au contraire – elle exige une concentration, une attention plus grande sur cette scène pas si grande où se jouent les drames des humains. Le premier contexte donné aux paroles de l'Homme (l'acteur) est donc celui de la société, c'est un regard tourné vers soi. Ce cadre est lui-même placé dans celui d'une nature puissance qui trône au-dessus de la société. Finalement, l'éther des dieux encadre ces deux dimensions ; leur vouloir est le paysage absolu.

Sur la scène, l'on mesure la précarité de la condition humaine. Monté parmi les jardins, on se retourne : vu de haut, le paysage s'est soudain transformé. C'est une plaine

fertile où l'on devine une rivière ondoyante parmi les vergers d'oliviers et quelques pins çà et là. De cette distance, on remarquera que ces montagnes peuvent non seulement nous sembler hospitalières, mais aussi que leurs versants ont gardé moins de la violence aiguë des Phédriades. Et dans la vallée, l'arbre sacré de l'homme, l'olivier béni. Mais ces vergers ont un cadre, un emplacement précis, fixé et maintenu par le début des flancs des montagnes. Cette vie propice à l'homme ne pourra jamais dépasser l'espace alloué à son destin. Le spectateur voit désormais l'action de la perspective du dieu : chaque chose a sa place, la nature n'est plus une force ennemie, mais malléable, essence. Le théâtre a toujours été travestissement, peut-être plus encore dans ses phases initiales, avant que la distance entre l'acteur et son rôle ne soit clairement définie au sein de jeux rituels. Ici, le travestissement n'est pas celui de l'acteur, mais celui du spectateur : assis sur son gradin, il pourra, le temps d'une représentation, contempler le monde dans un cadre si absolu, si parfait, qu'il peut être réduit à l'abstrait – c'est l'état le plus proche du divin auquel il pourra aspirer.

A qui voulait savoir la vérité sur l'*omphalos*, l'oracle répondit : « Sur la terre ou la mer, point de nombril central / à moins qu'il soit connu des dieux seuls, non des hommes<sup>17</sup>. » Et Pindare nous rappelle : « Ni en nef ni à pied on ne peut découvrir / menant à l'assemblée des Hyperboréens, la route merveilleuse<sup>18</sup>. » Il n'y avait pas de chemin, aujourd'hui il n'y a plus de question. L'oracle parla en dernier à Julien l'Apostat, comme perdu dans le temps : « Dites au roi/la belle demeure a croulé/

17 Plut., *De def. orac.*, 409 f-d.

18 Pind., *Pyth.*, X, 29-30.

Phoebus a perdu son foyer/son laurier prophétique/et sa source chantante/elle s'est tue, l'eau qui parlait<sup>19</sup>.»

Lointain est le temps quand Ion chassait les oiseaux du Parnasse, sur les marches de la demeure du dieu : « N'approchez pas des voûtes du temple ! N'entrez pas sous ces lambris dorés !<sup>20</sup> » La demeure a croulé, ce qui nous en reste – des tas de pierres. « Le reconnais-tu, le temple, au péristyle immense/et les citrons amers où

qu'elles étaient brunes, rouges, noires et dorées. Nous ignorons ce qu'était la *tholos* de Delphes, devenue par hasard pour nous symbole de Delphes même. L'opposition aujourd'hui ne se joue plus entre Apollon et Dionysos, entre les hommes et les dieux ou encore le sanctuaire naturel et le temps, mais entre notre langage saccadé et celui de l'oracle, qui, bien qu'écrasés sous les pierres, foulés aux pieds par les touristes, nous appelle encore, toujours. En regardant au musée les détails de l'Au-

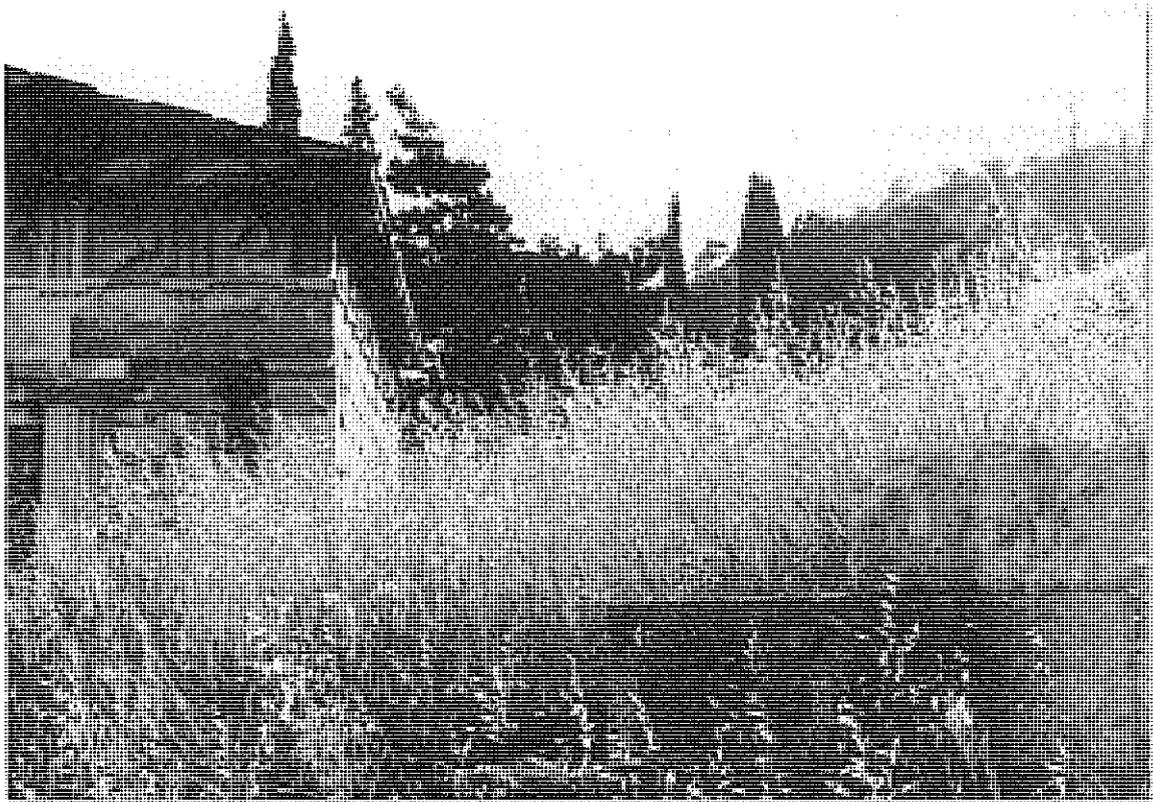


Fig. 3 : Delphes, Le trésor des Athéniens, photo A. Rossman-Kiss.

s'imprimaient tes dents ?<sup>21</sup> » Que reconnaît-on aujourd'hui ? Que peut-on reconnaître ? La poussière a soufflé la couleur des statues : nous les voyons blanches alors

rige, le poète d'aujourd'hui eut l'impression d'écouter une langue qu'on ne parle plus. Où retrouver ses inflexions, les tons propres à sa voix ?

19 Traduction de Jacques Lacarrière, *op.cit.*, p. 286.

20 Eur., *Ion*, 156-7.

21 Gérard de Nerval, *Delphica*.

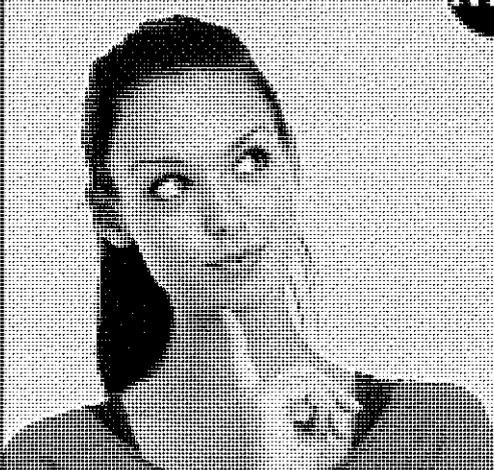
Et pourtant. A qui prendra le temps de s'asseoir sur une pierre, parmi le bourdonnement des abeilles et les herbes hautes, à qui oubliera un instant le temps et l'espace du présent, à qui s'émerveillera de voir les oliviers du Pleistos et la double cime du Parnasse, à qui pensera – ne serait-ce que pour un moment fugace – « qu'une vie à laquelle les dieux ne sont pas conviés ne vaut pas la peine d'être vécue<sup>22</sup> », à qui sentira de la nostalgie pour un « arrière-pays » jamais connu, à qui une mouette perdue évoquera les anciens ports d'Athènes, de Rhodes ou d'Alexandrie l'Egyptienne, peut-être sera-t-il donné de voir les aigles des montagnes voler lentement au-dessus des ruines, lentement comme retraçant

un temps oublié, le temps où Zeus lâcha deux de leurs semblables qui s'arrêtèrent au-dessus de ce lieu. Et alors, il y aura vie dans les ruines et beauté dans le déclin. Et Delphes lui dira, avec ses pierres et sa nature : « Nous qui n'avions rien, nous leur enseignerons la paix<sup>23</sup>. »

Aron Rossman-Kiss  
Delphes, printemps 2012,  
Genève, automne-printemps 2012-13

22 R. Calasso, *op. cit.*, p. 395.

23 Georges Sèféris, *Poèmes*, suivi de *Trois poèmes secrets*, traduction de Jacques Lacarrière, Yves Bonnefoy et Lorand Gaspard, Poésic/Gallimard, Paris, 1989, p. 39.

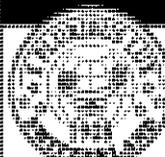


**NEW**

## High School programme in English



- concept inédit d'enseignement 5<sup>ème</sup> ... 9<sup>ème</sup>
- cours de pré-apprentissage et pré-maturité
- maturité suisse, baccalauréat français
- accès aux études supérieures (sans matu)
- cours intensifs de langues, en journée
- CFC de commerce, diplômes commerciaux
- formation continue en soirée



### **LEMANIA**

Ecole Lémania - Lausanne

Plus d'un siècle au service de l'éducation

+41(0)21 320 15 01

[www.lemania.ch](http://www.lemania.ch)

## AUX SOURCES DE L'ALPHABET

A, β, γ : les trois premières lettres de l'alphabet grec. La longue histoire qui va de l'alphabet phénicien (22 lettres) à l'alphabet français (26 lettres), en passant par le grec, l'étrusque et le latin (23 lettres), ne va pas être traitée ici dans le détail, mais nous allons nous pencher sur les principales étapes qui ont mené à l'alphabet classique grec, avec ses 24 lettres.

Un mot d'abord sur le Linéaire B, qui est attesté par plusieurs milliers de tablettes découvertes principalement à Cnossos et Pylos, mais également à Mycènes et à Thèbes. Cette écriture compliquée, que ne maîtrisaient que quelques scribes, possède 87 signes ; elle note les syllabes (consonne + voyelle), et pour le grec, comporte deux défauts qui rendent la lecture difficile : elle ne distingue pas *l* et *r* (donc Pylos s'écrit au moyen des deux signes *pu-ro*) et elle ne permet pas de lire sans voyelle intermédiaire une suite de consonnes ni une consonne finale (Hector s'écrit *e-ko-to*). Néanmoins, il s'agit d'une écriture qui note du grec, sous une forme peu adaptée et dialectale ; on l'a appelé le grec mycénien.

Comme les tablettes les plus anciennes remontent au XV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., la langue grecque est attestée par écrit depuis 3500 ans, avec une unique interruption de trois siècles et demi. Seul le chinois possède une longévité plus importante.

Curieusement, cette écriture s'est perdue à la chute des palais minoens et mycéniens, au point que les Grecs de l'époque archaïque et classique avaient la certitude

que les « lettres phéniciennes » qu'ils utilisaient étaient une invention absolument nouvelle dans leur civilisation. Entre 1150 et 800 environ, ils ne disposaient pas de signes pour écrire et avaient même « oublié » qu'ils en avaient connu autrefois. Mis à part une allusion obscure à des « signes funestes tracés sur une tablette repliée » (*Iliade*, VI, 168ss.), les personnages des épopées d'Homère ignorent l'usage de l'écriture.

Sans nous arrêter aux syllabaires chypriotes, nous arrivons à la géniale adaptation des lettres phéniciennes, dont dérive l'alphabet grec dans sa forme presque définitive. Hérodote (V, 58), s'appuyant sur Hécateé de Milet, le dit clairement : « Les Phéniciens venus avec Cadmos (...) introduisirent chez les Grecs beaucoup de connaissances, entre autres celle des lettres, que les Grecs, autant qu'il me semble, ne possédaient pas auparavant. (...) Ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées, et les employèrent légèrement modifiées ; et, en les employant, ils les firent connaître, comme c'était justice – puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce – sous le nom de φοινικία. » (Trad. Ph.-E. Legrand, coll. Budé.)

L'alphabet phénicien, comme tous les alphabets sémitiques, ne comporte que des consonnes. Il en a 22, avec notamment un *t* qui sera tau et un *th* qui sera théta. Si l'on considère la forme des lettres phéniciennes, on constate qu'elle s'est modifiée au cours des siècles et que les formes

adoptées par les Grecs pour leur usage sont les lettres des inscriptions datées de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. En effet, par exemple, le Δ s'inspire du daletth sémitique sans queue, alors que cette lettre, à partir de 800 environ, est pourvue d'une queue. On peut sans peine imaginer les nombreux contacts commerciaux entre Al Mina, Byblos, Tyr et Sidon d'une part, Chypre, la Crète et la Grèce propre de l'autre. Parmi diverses hypothèses, il serait possible de localiser assez précisément en Eubée le lieu où un génial « adaptateur » a utilisé les lettres phéniciennes, relevées sur du papyrus, ou sur une peau de chèvre ou de mouton (support que mentionne Hérodote dans le même chapitre), pour écrire du grec phonétiquement pour la première fois.

En effet, c'est à Erétric et dans les colonies eubéennes de l'île d'Ischia (baie de Naples) et de Méthone (Piérie), en Grèce du Nord, que l'on trouve les inscriptions en grec les plus nombreuses datant du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Cet alphabet eubéen comporte 21 lettres phéniciennes adaptées, y compris le digamma, qui correspond au waw phénicien, le qoppa, qui correspond au qof, et le san, qui correspond au tsadé. Il ignore encore le Ē, qui reprendra le samek phénicien, mais a déjà ajouté les lettres proprement grecques Υ, Φ, Χ (qui équivaut à ks, comme en latin et en français) et Ψ. L'Ω viendra plus tard. C'est de cette variante occidentale que s'inspireront les alphabets étrusque et latin.

1 Cf. S. Verdan, A. Kenzelmann Pfyffer, T. Theurillat, « Early alphabetic Inscriptions from Eretria, Greece, 8th cent. BC, Graffiti from the Sanctuary of Apollo Daphnephoros », in : *Inscriptions mineures : nouveautés et réflexions*, Actes du premier colloque Ductus (Université de Lausanne, 2008), Bern, 2012, pp. 179-183 (avec la bibliographie antérieure). Samuel Verdan a relu mon texte et m'a suggéré quelques modifications utiles. Qu'il en soit remercié.

La grande innovation a été d'utiliser, pour écrire les voyelles, les lettres sémitiques qui notaient des sons inexistantes en grec. Dans l'alphabet eubéen, il s'agit d'A, E, I et O. Alpha reprend 'alef, lettre qui se prononçait par un coup de glotte, comme en allemand entre les deux termes de *gegenüber*. Epsilon utilise le hé phénicien, qui se prononçait comme le *ch* de l'allemand *Bach*. Le nom de ces deux consonnes a poussé l'adaptateur eubéen à les transformer en voyelles, puisque il entendait *a* et *é* au début de ces termes. Pour l'îôta, il a repris la semi-voyelle yod, et le mot jašpē, par exemple, a donné en grec ἰασπις, avec trois syllabes, devenu « jaspé » en français. Pour l'omicron, il a employé une lettre qui marque une aspiration forte dans les langues sémitiques, 'ayin, mot qui signifie « œil », et aussi « source, puits » (d'où les remarques de Jésus sur la paille et la poutre dans « l'œil » du prochain, Matth. 7, 3-5).

Comme le souligne Christian Touratier, dans son étude détaillée sur l'alphabet grec<sup>2</sup>, « la notation des voyelles n'est pas une simple amélioration de l'écriture sémitique. Elle représente un saut qualitatif. » En effet, les alphabets sémitiques, phénicien, hébreu ou arabe, ne notent que les consonnes. Les voyelles doivent être restituées, ce qui signifie que le lecteur doit connaître le mot qu'il va lire. Devant les lettres *pst*, il ne sait pas s'il faut lire « peste », « piste », « poste » ou encore le début de « psautier », de « psittacisme » ou de « pasteur » ! Le mot ne peut prendre son sens que dans une phrase. Ce qu'on appelle alphabet est en réalité un syllabaire simplifié d'où les voyelles sont absentes. (Pour donner un sens univoque aux textes de la Bible

2 Taper sur un moteur de recherche « alphabet grec Touratier », et on trouve immédiatement le site, qui est celui de la Sorbonne.

hébraïque, les Massorètes, au Moyen-Age, les ont vocalisés.) En revanche, dans toutes les langues indo-européennes, qu'elles soient romanes, germaniques ou slaves, il est nécessaire de distinguer les sons vocaux les uns des autres : un « flacon » n'est pas un « flocon » ; *Frosch* n'est pas *frisch*. L'invention des voyelles par les Grecs d'Eubée permet dès lors de lire les mots sans les comprendre, comme on le ferait d'une langue scandinave ou du latin. Dès lors, une syllabe est formée d'une consonne et d'une voyelle, et l'on peut lire *pa, pe, pi, po, pu...* d'une façon économique, puisque ces cinq syllabes ne nécessitent l'emploi que de six lettres, dix syllabes s'écrivent à l'aide de sept lettres, quinze à l'aide de huit lettres, etc. L'écriture et la lecture devenaient accessibles à tous ; elles sont répandues dans l'ensemble de la Grèce dès 650 avant J.-C.

Remarquons enfin que le heth du phénicien, avant de devenir la lettre êta, a été utilisé pour noter l'aspirée : on trouve par exemple sur les vases le mot ΗΕΡΑΚΛΕΣ, emploi qui subsistera en latin comme en français. Lorsque les Athéniens, en 403

avant J.-C., adopteront l'alphabet milésien, on distinguera alors partout les brèves ε et ο des longues η et ω.

Prenons un exemple parmi les plus anciennes inscriptions grecques connues, la fameuse «Coupe de Nestor». Il s'agit d'un vase à boire, conservé au Musée archéologique de Pithécusses, sur l'île d'Ischia, et qui est daté entre les années 740 et 725. Ce récipient a été façonné à Rhodes, et il a reçu par la suite une inscription de trois vers, écrite en alphabet eubéen, de droite à gauche (fig. 1).

Longtemps, on a complété le premier vers en imaginant la forme «Je suis la coupe de Nestor». Mais on connaît par l'*Iliade* (XI, 632-641) le prestigieux cratère, fort ornementé, que seul Nestor peut soulever pour y boire. Rien à faire avec le modeste gobelet d'Ischia, en terre cuite. Il faut marquer une distance face à l'objet précieux de l'épopée. En déplaçant les lettres mêmes du scribe dans la lacune du vers, nous avons proposé de le compléter par la forme ἔασον : « Laisse de côté la coupe de Nestor... »

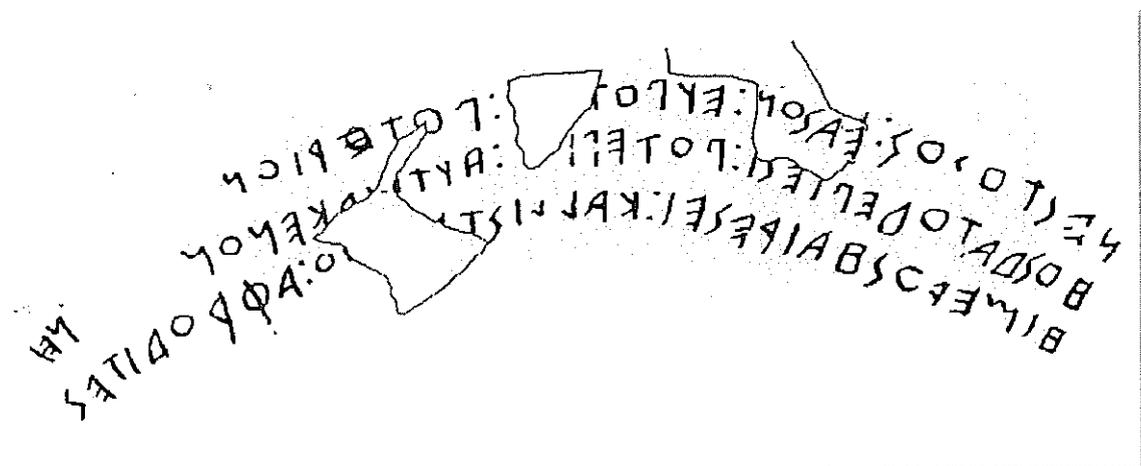


Fig. 1 : Dessin au trait de l'inscription de la « coupe de Nestor ». Le mot EASON «laisse» a été restitué dans la lacune de la première ligne en reprenant la forme des lettres de l'inscription.

Voici la transcription en majuscules, de gauche à droite :

ΝΕΣΤΟΡΟΣ : Ε[ΑΣΟΝ]:  
ΕΥΠΟΤ[ΟΝ] : ΠΟΤΗΡΙΟΝ  
ΗΟΣ Δ ΑΝ ΤΟΔΕ ΠΙ[Ε]ΣΙ :  
ΠΟΤΗΡΙ[Ο] : ΑΥΤΙΚΑ ΚΕΝΟΝ  
ΗΙΜΕΡΟΣ ΗΑΙΡΕΣΕΙ :  
ΚΑΛΛΙΣΤΕ[ΦΑ]ΝΟ : ΑΦΡΟΔΙΤΕΣ

Et voici la transcription en minuscules, selon l'orthographe classique :

Νέστορος ἔ[ασον] εὐποτ[ον] ποτήριον ·  
ὃς δ' ἂν τοῦδε πι[ή]σι ποτηρί[ου], αὐτικά  
κῆνον  
ἡμερος αἰρήσει καλλιστε[φά]νου  
Ἀφροδίτης.

La traduction donne ceci : « Laisse de côté

la coupe de Nestor, si excellente soit-elle ; mais quiconque boit à cette coupe-ci sera saisi immédiatement du désir d'Aphrodite à la belle couronne. »<sup>3</sup>

Le vers 1 est un trimètre iambique, avec une résolution dans le premier mot. L'iambe est utilisé par Archiloque et Hipponax dans des pièces satiriques, puis dans le théâtre attique ; c'est un vers simple, proche de la prose, mais utilisé ici pour inviter le buveur à renoncer au vase trop somptueux du héros Nestor. Les vers 2 et 3 sont des hexamètres dactyliques, parfaitement rigoureux : ce vers est utilisé dans les poèmes d'Homère. Le buveur, quel qu'il soit, du modeste gobelet ressentira

<sup>3</sup> Notre étude a été publiée dans la *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 176, 2011, pp. 7-9.

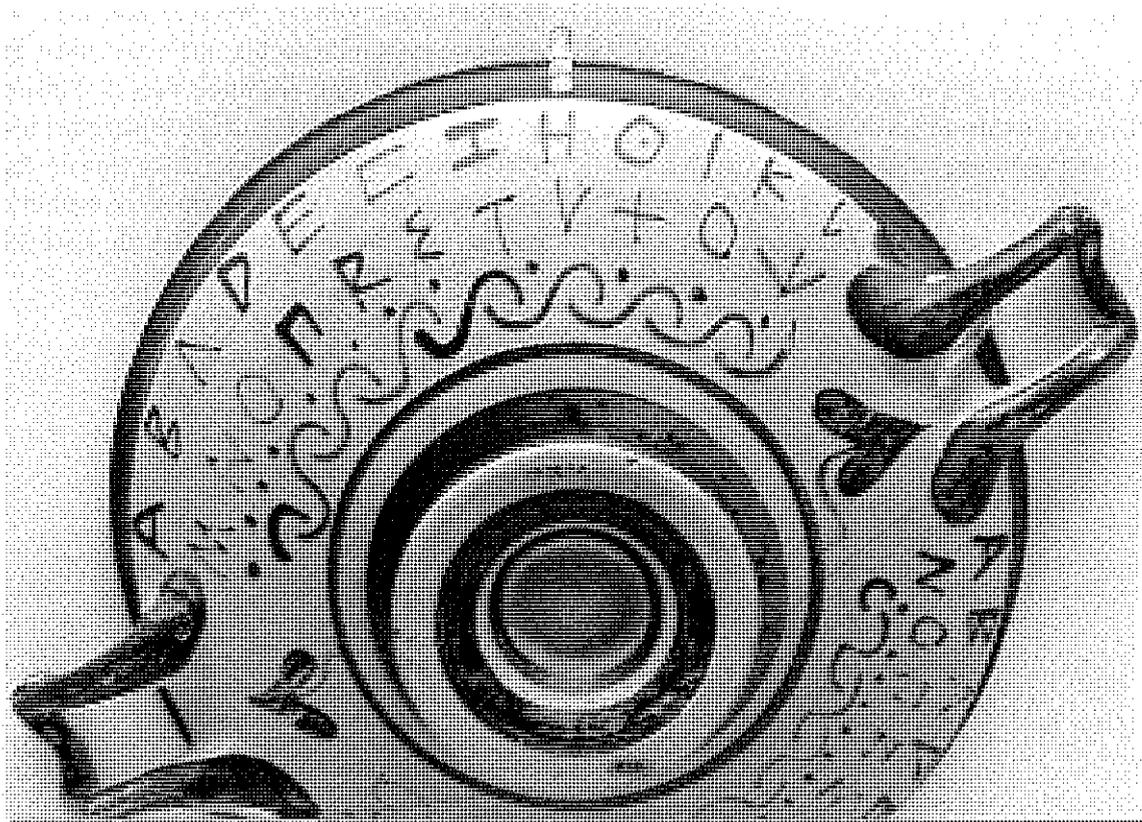


Fig. 2 : Coupe attique à figures noires, Musée archéologique, Athènes.

des effets aphrodisiaques : cette promesse s'exprime paradoxalement dans le vers majestueux de l'épopée, avec une belle et rare épithète ornementale ! L'auteur de ces quelques vers maîtrisait son art... Très important : c'est précisément grâce à cette écriture qu'à la même époque les épopées d'Homère ont trouvé leur forme définitive.

Prenons un autre exemple, celui d'une coupe attique à figures noires, datant du V<sup>e</sup> siècle et conservée au Musée archéologique d'Athènes (fig. 2) : le peintre y a écrit l'alphabet, deux fois, avant l'unification décrétée à Athènes sous l'archontat d'Euclide, en 403. On remarque la forme curieuse du gamma ; le tracé du delta, du lambda et du rhô est plus proche des lettres latines que des formes habituelles

du grec. Après E, on trouve le digamma (à l'origine du F de l'alphabet latin), qui disparaît presque partout au cours de l'époque archaïque. Sont absents le xi et le phi ; enfin la suite des dernières lettres n'est pas encore celle des dictionnaires : chi, oméga (la même forme qu'omicron) et psi. De l'autre côté, moins visible sur l'image, on lit chi, phi, psi et un oméga avec une forme bizarre (en fait l'attique ancien ne distinguait pas O, Ω et OΥ). L'absence du xi ne doit pas surprendre : on trouve souvent pour xi XΣ ou KΣ, et pour psi ΠΣ ou ΦΣ, comme le montre notre dernière illustration (fig. 3).

Notre dernier exemple présente une liste de citoyens athéniens morts à la guerre. L'inscription, conservée au Louvre, à

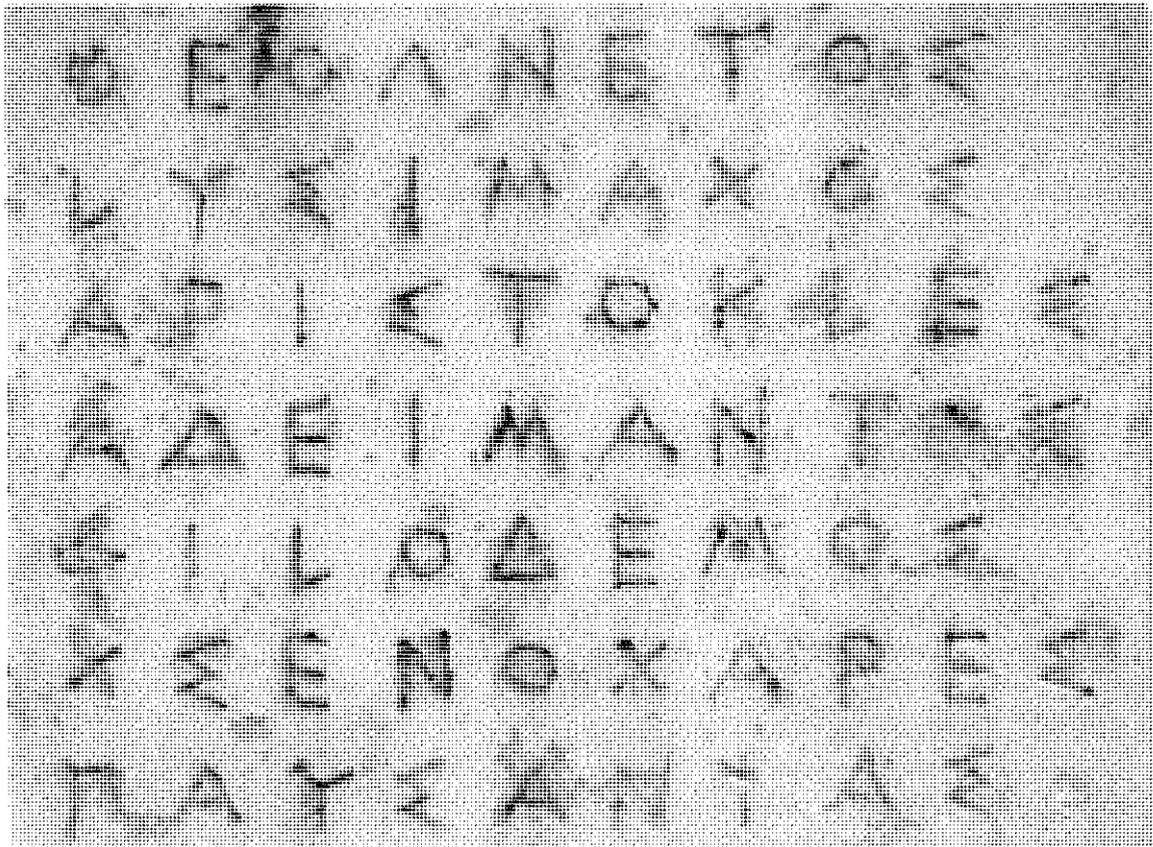


Fig. 3 : Inscription, Paris, Louvre.





disparu. Ce nouvel espace, dont le sous-sol est consacré à l'école de dessin, permet un nouvel appel aux dons des Genevois, et en particulier des sociétaires, pour augmenter la collection pourtant déjà importante de la Société des arts. En 1825, Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) lui offre ainsi le mou-



Fig. 1 : Moulage de la *Vénus de Milo*, Collection des moulages de l'Université de Genève. Photographie © Université de Genève (V. Siffert).

lage d'une *Vénus de Milo* (fig.1), cinq ans seulement après la découverte de cette dernière. Une *Diane chasseresse*, quatre *Niobides*, un *Gladiateur mourant* et d'autres encore parviennent également à Genève. Dans cette première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, les pièces proviennent principalement de Paris, alors grand centre de production de moulages. Le milieu du 19<sup>e</sup> siècle est cependant marqué par d'importantes dissensions entre

la Société des arts et la Ville de Genève, qui conduisent à l'annexion de la collection aux biens de la Ville. Noyée dans les affaires administratives de cette dernière, la collection perd de son importance et est bien vite reléguée dans les sous-sols du Musée. Cela n'empêche pas quelques privés de continuer leurs dons. En 1880, Etienne Duval (1824-1914) offre ainsi à la collection un *Hermès de Praxitèle*, trois ans seulement après sa découverte dans le sanctuaire d'Olympie (fig. 2).

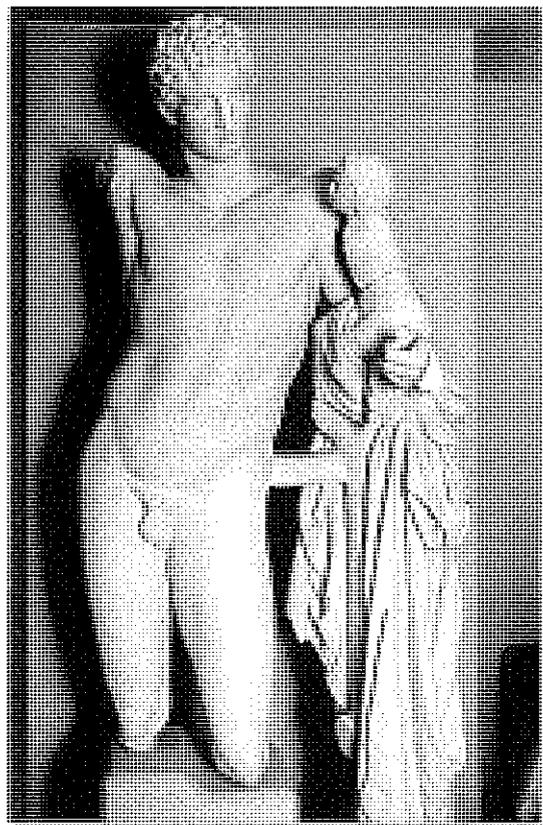


Fig. 2 : Moulage de l'*Hermès de Praxitèle*, Collection des moulages de l'Université de Genève. Photographie © Université de Genève (V. Siffert).

La fin du 19<sup>e</sup> siècle voit la création de la chaire d'archéologie classique de l'Université de Genève. Elle est confiée en 1888 à Francis de Crue (1854-1928), au

demeurant plutôt spécialiste d'histoire locale, et fête donc cette année ses 125 ans ! De Crue constitue rapidement une collection de moulages pour les besoins de ses enseignements. Il emprunte non seulement un certain nombre de pièces à la collection du Musée Rath, mais fait également de nouvelles acquisitions avec le soutien financier de la jeune Société académique. Citons par exemple un groupe d'*Aphrodite et Dioné* du fronton est du Parthénon, une *Stèle d'Aristion*, ou une *Caryatide* de l'Erechthéion. Les acquisitions et dons de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle sont les moulages de pièces provenant souvent de Grèce ; ils sont le reflet des grandes fouilles alors effectuées. Le problème d'un espace adéquat pour la collection universitaire est alors déjà largement discuté mais ne trouve pas de solution satisfaisante ; les moulages sont ainsi placés au premier étage du bâtiment principal de l'Université, devant l'aula. La Société académique se félicite alors de posséder « une collection, si modeste soit-elle, de reproductions de ce que l'art grec antique a produit de plus beau et de plus classique »<sup>1</sup>. De Crue rédige en 1896 le premier catalogue connu de la collection universitaire, qui ne compte alors que vingt-six pièces.

Les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle voient les moulages déménager à de nombreuses reprises. Les moulages de la Ville et ceux de l'Université sont rassemblés au Musée Rath en 1901, après un incendie dans les locaux universitaires en 1898. Ils sont remis en valeur en 1905, et déplacés dans le nouveau Musée d'Art et d'Histoire de la Ville pour son inauguration en 1910. Un mécène privé, Paul Millicet, rêve

1 Grange, D., *Genève, vie et déclin d'une collection genevoise, les moulages selon l'Antique*, 1991 (Mémoire de licence de l'Université de Genève non publié), 57.

même d'un Musée de sculpture comparée, comme il en naît alors un peu partout<sup>2</sup>. Ce projet n'aboutira malheureusement jamais. Pire, les moulages sont à nouveau relégués au sous-sol du Musée Rath. Les derniers efforts consentis pour la collection le seront entre 1922 et 1924 par une dernière mise en valeur et un catalogue rédigé par Waldemar Deonna (1880-1959), alors professeur extraordinaire d'archéologie classique à l'Université de Genève, directeur du Musée d'Art et d'Histoire et conservateur du « Musée archéologique de Genève »<sup>3</sup>. La collection des moulages est ensuite peu à peu oubliée au profit des originaux et des nouvelles collections du musée, et irréversiblement dispersée dans divers locaux de la ville. Symboles d'académisme, les moulages n'intéressent plus ; quand ils ne sont pas tout simplement détruits, ils sont stockés dans de sombres dépôts, où les conditions de conservation sont souvent inadéquates.

L'arrivée à Genève en 1968 du Professeur d'archéologie classique José Dörig donne un nouveau souffle à la collection universitaire. Grand spécialiste de sculpture antique, il fait de la collection l'une de ses priorités. Il emprunte notamment à la Ville certaines pièces de la collection du Musée Rath, les sauvant souvent d'un destin funeste, mais fait également de nouvelles acquisitions, comme les reliefs de la frise est de l'*Héphaistéion* d'Athènes (fig. 3),

2 Citons par exemple le Musée de sculpture comparée de Paris, fondé en 1879, aujourd'hui Musée des monuments français, ou le Musée de sculpture antique comparée de Giovanni Barracco à Rome, aujourd'hui Musco di scultura antica Giovanni Barracco, inauguré en 1905.

3 « Musée archéologique de Genève » est l'appellation alors donnée à l'actuel département d'archéologie du Musée d'Art et d'Histoire de Genève. Deonna sera par ailleurs nommé professeur ordinaire en 1925, succédant ainsi à Henri Edouard Naville (1844-1926). Il occupera la chaire jusqu'en 1955.

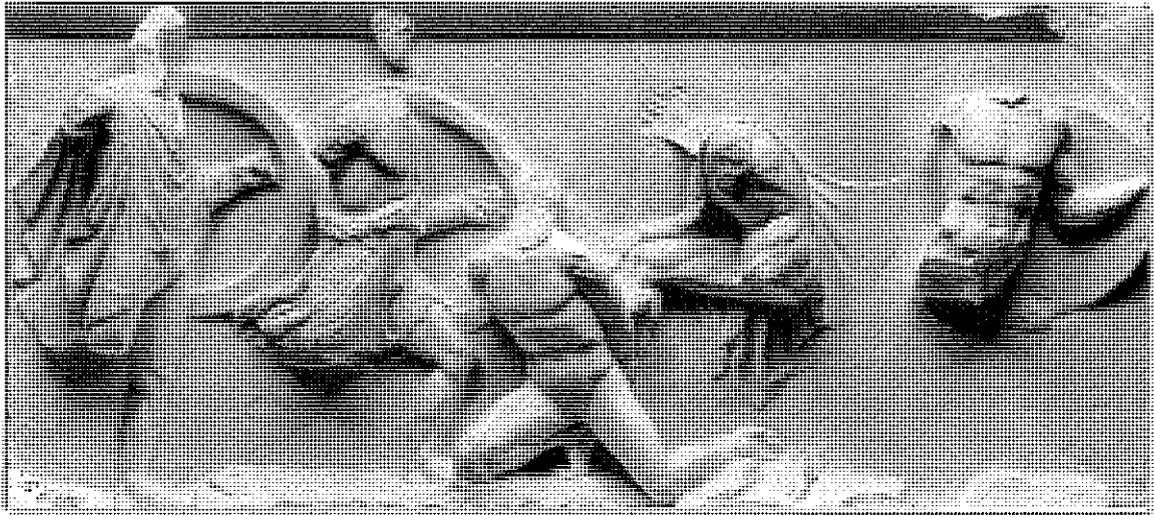


Fig. 3 : Moulage de la plaque I de la frise Est de l'Héphaïstéion (Athènes, Grèce), Collection des moulages de l'Université de Genève. Photographie © Université de Genève (V. Siffert).

qu'il fait mouler directement sur les originaux encore *in situ*, ou l'Aurige de Delphes. Dörig rêvait alors d'un musée pour mettre en valeur la collection. Les plans du musée furent conçus par Daniel Grataloup, architecte genevois de renom, mais le projet fut malheureusement abandonné par manque de soutien politique et de financement. Nous en conservons aujourd'hui la maquette et les plans, dons de l'architecte, entrés dans notre collection en 2012. Ses successeurs, les professeurs Jean-Paul Descocudres et Lorenz E. Baumer ont gardé à cœur de conserver et mettre en valeur la collection, même si le manque de financement, notamment, ne leur a pas permis de faire de nouvelles acquisitions. Les espaces – une salle d'à peine cent mètres carrés dans une annexe de l'Université – de même que les ressources financières et de personnel disponibles ne sont malheureusement pas adaptés à la bonne conservation de la collection. Lorenz E. Baumer a donc lancé un programme de recherche, de remise en valeur et de promotion de la collection. Il espère ainsi enfin inscrire cette dernière à sa juste place au sein du patrimoine genevois (fig. 4).

### De l'importance des moulages

Mais au fond, quel est aujourd'hui l'intérêt d'une telle collection ? Pourquoi mérite-t-elle toute notre attention et nos soins ? Deux aspects fondamentaux méritent ici d'être soulignés. Premièrement, cette collection demeure un outil privilégié pour l'enseignement universitaire de l'art gréco-romain, passage obligé lors d'un cursus en archéologie classique. Les étudiants doivent en effet apprendre à observer et décrire les sculptures dans leur tridimensionnalité et les collections universitaires ont toujours rempli cette importante fonction. Les photographies publiées ne permettent en effet que partiellement la compréhension d'une pièce. Le point de vue à adopter, les nuances du modelé, les détails techniques, notamment les traces d'outils ou les systèmes de fixations, sont autant d'aspects qu'une photographie ne permet pas toujours de comprendre. Il en va donc de l'interprétation-même d'une pièce.

Les moulages revêtent également une importance historique que deux exemples illustreront. Le moulage d'un torse de

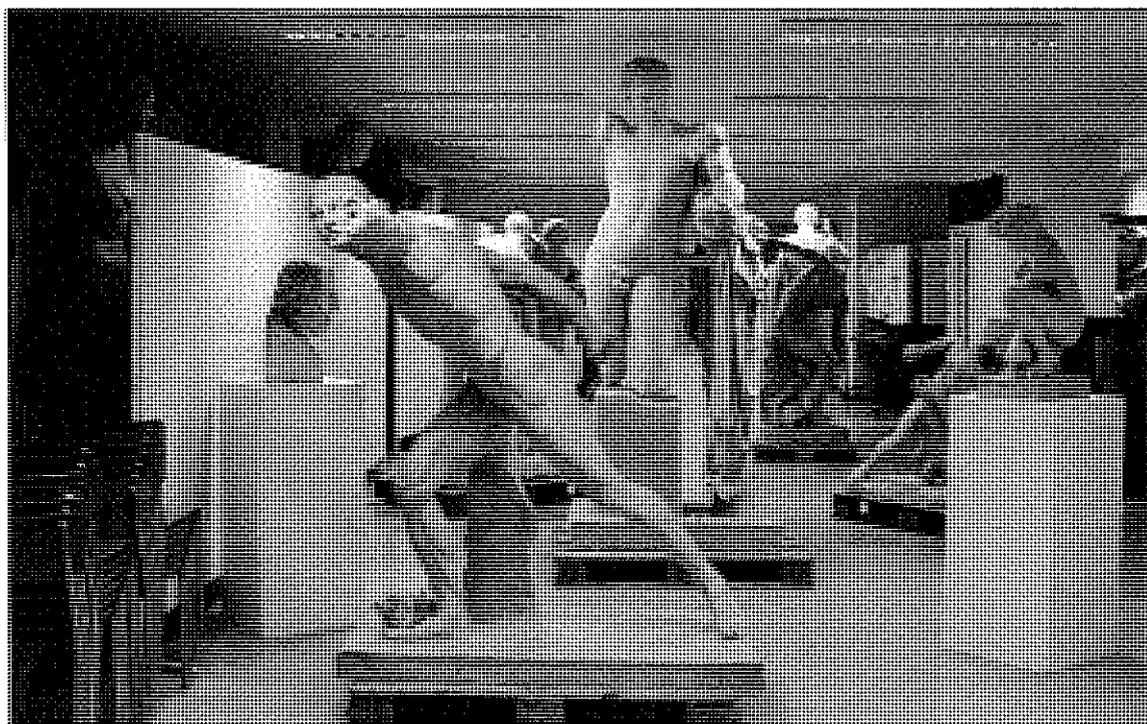


Fig. 4 : Vue d'ensemble de la Collection des moulages de l'Université de Genève. Photographie © Université de Genève (C. Fivaz).

guerrier provenant du fronton est du Temple d'Aphaia à Egine, dont l'original est aujourd'hui conservé à la Glyptothèque de Munich, constitue notre premier exemple (fig. 5). Il fut moulé sur l'original avant que ce dernier ne soit restauré à Rome par le célèbre sculpteur danois Bertel Thorvaldsen (1770-1844). Lors de la nouvelle restauration de l'ensemble original dans les années 60, seules les observations faites sur le moulage genevois permirent de s'assurer qu'un nouveau fragment découvert lors de fouilles effectuées après la première restauration du fronton correspondait bien à la figure concernée.

Le moulage de la frise est de l'*Héphaïstéion* d'Athènes, mentionné plus haut, constitue un second exemple de l'importance historique des moulages. Les conditions climatiques athéniennes, notamment la pollution, ont en effet gravement dégradé

l'original laissé en place. Le moulage représente la mémoire d'un état de conservation aujourd'hui perdu.

La valeur pédagogique et historique des moulages permet d'illustrer, s'il en est encore besoin, à quel point ils ne peuvent être considérés comme de vulgaires copies de pièces originales. Ils font partie de notre patrimoine culturel et méritent d'être préservés et mis en valeur. José Dörig rêvait d'un musée qui n'a jamais pu être réalisé. Un Centre de recherche et de conservation des moulages et des collections genevoises de sculpture en plâtre a par ailleurs vu le jour à la fin des années 90, sous la houlette experte de Michel Hirschy, sculpteur-mouleur, alors responsable de la collection du Musée des moulages de l'École des arts décoratifs, et de l'atelier de moulage de l'École supérieure des beaux-arts, aujourd'hui réunis au sein de la HEAD. Le

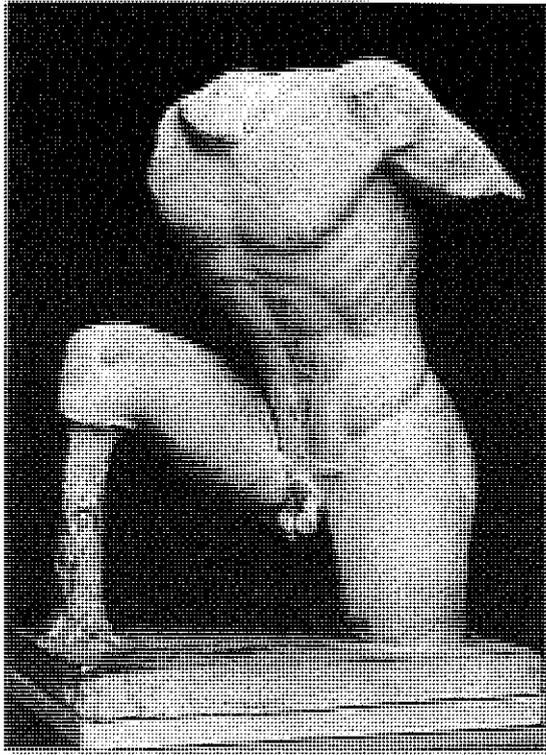


Fig. 5 : Moulage d'un Torse de Guerrier du fronton est du Temple d'Aphaia (Egine, Grèce), Collection des moulages de l'Université de Genève. Photographie © Université de Genève (V. Siffert).

projet fut abandonné en 2005. Le manque de soutien et d'intérêt des autorités communales et cantonales a toujours eu raison des initiatives successives pour une revalorisation de ces collections. Or, nous souhaitons aujourd'hui encore nous engager pour y offrir une accessibilité au public. Nous continuerons ainsi nos recherches et la promotion de notre collection dans l'espoir que ces projets abandonnés puissent enfin recevoir un jour l'écho qu'ils méritent.

Clara Fivaz, août 2013

#### Pour en savoir plus

- De Crue, F., *Collection de moulages de l'Université de Genève (Faculté des lettres)*, Genève, 1896.
- Deonna, W., *Inventaire des moulages de l'art antique au Musée Rath*, Genève, 1922.
- Grange, D., *Genève, vie et déclin d'une collection genevoise, les moulages selon l'Antique*, 1991 (Mémoire de licence de l'Université de Genève non publié)
- Grange, D., « Une collection genevoise méconnue. Les moulages d'après l'antique. Notice historique », *Antike Kunst* 35, 1992, 142-145, pl. 29-30.
- Haldimann, M.-A. – Baumer, L.E. – Campagnolo, M. – Fivaz, C. – Wüthrich, N., « Genève, centenaire du Musée d'art et d'histoire – la collection romaine de référence en Suisse reçoit une salle d'exposition rénovée », *Archéologie suisse* 33,4, 2010, 1-17.
- Haldimann, M.-A. – Baumer, L.E. – Campagnolo, M. – Fivaz, C. – Wüthrich, N., « Le renouveau des antiques au musée d'Art et d'Histoire (Genève) », *Archéologia* no 484, janvier 2011, 54-61.
- Baumer, L.E. – Fivaz, C., « Plus qu'un outil d'enseignement : la collection des moulages de l'Unité d'archéologie classique de l'Université de Genève », dans : Chenal, V. – Hueber, F., éd., *Histoire des collections à Genève du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Actes de la journée d'études, Université de Genève, 7 mai 2010, Chêne-Bourg, 2011, 105-117.
- Fivaz, C., « La Gypsothèque de l'Unité d'archéologie classique de l'Université de Genève. Entre remise en question et remise en valeur », *Kaineus* 14, 2011, 16-18.
- Fivaz, C., « La Collection des moulages de l'Unité d'archéologie classique de l'Université de Genève. Le problème des archives », dans : Schreiter, C., éd., *Aufstellung und Ausstellung antiker Plastik seit der Renaissance*, Berlin, 2012, 291-300.
- Baumer, L.E. – Fivaz, C., « Fragile Ambivalenz – Die Abguss-Sammlung der Unité d'archéologie classique der Universität Genf », dans : Müller, F.M., éd., *Archäologische Universitätsmuseen und -sammlungen im Spannungsfeld von Forschung, Lehre und Öffentlichkeit*, Wien, 2013, 179-185.

Contact  
Clara Fivaz, ass.  
Département des sciences de l'Antiquité  
Collection des moulages  
Université de Genève  
Faculté des Lettres / Uni Bastions  
Rue de Candolle 5  
1211 Genève 4

Clara.Fivaz@unige.ch

## LE PHILHELLÈNE SUISSE JOHANN JAKOB MEYER, HÉROS DE LA LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE GRECQUE



Trois mille oreilles humaines salées envoyées en cadeau au sultan : voilà comment l'assaillant fête la chute de Missolonghi après la sortie héroïque de la garnison et de la population de la ville, affamées par les troupes d'Ibrahim Pacha. Des survivants – femmes et enfants – sont vendus comme esclaves en Egypte ; Jean-Gabriel Eynard et Louis I<sup>er</sup> de Bavière dépensent une partie de leur fortune pour les racheter. Seules quelque 700 « ombres humaines » réussissent à rejoindre Nauplie. Ce tragique *Exodos* est considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands sacrifices collectifs de l'Histoire ; avec les

massacres de Chios, il constitue l'épisode le plus sombre de la lutte pour l'indépendance de la Grèce. Héros incontesté mais souvent méconnu de cette tragédie, le philhellène suisse Johann Jakob Meyer réussit le tour de force d'imprimer pendant plus de deux ans, sous le feu de l'ennemi, un bihebdomadaire, les *Ellinika Chronika*, premier journal imprimé en langue grecque. Victor Hugo et plusieurs poètes grecs lui dédieront des vers émouvants et les AGS, représentées par Henri Robert Von der Mühl, lui rendront hommage en lui consacrant un monument funéraire au « Jardin des héros » de la « Ville Sacrée », le nom donné à Missolonghi.

Qui est donc ce personnage légendaire de l'indépendance grecque ? Fils de Johann Meyer, de Sennen, un médecin diplômé de l'Université de Tubingue et bourgeois de Schöfflisdorf (ZH), et d'Elisabeth, née Bruppacher, de Schwamendingen (ZH), Johann Jakob naît le 30 décembre 1798 à Zurich. Il exerce la profession de pharmacien à Vevey, puis, dès 1816, à Dättlikon (ZH). Il épouse en 1817 Salomea Staub, de Hombrechtikon, mais il gaspille sa dot, ce qui conduit la jeune femme à demander le divorce. Johann Jakob se rend à Paris et assiste le 14 juillet 1817 à l'autopsie du corps de M<sup>me</sup> de Staël ; « son cerveau était plus petit que celui de Lord Byron », confiera-t-il plus tard au médecin du poète britannique et à un de ses amis, le comte Pietro Gamba. De retour en Suisse, il

s'établit comme pharmacien à Frauenfeld. En 1819, il entreprend des études de médecine à Fribourg-en-Brigau, mais il est exclu de l'Université après un semestre déjà pour cause de dettes.

Ce jeune homme à l'existence tumultueuse et sans domicile fixe s'enflamme pour la cause de l'indépendance de la Grèce. Il souhaite que « le sang d'un descendant de Guillaume Tell soit mêlé au sang des héros grecs ». En 1821, il se présente au *Berner Hilfsverein für Griechenland* en qualité de « Dr Johann Jakob Meyer de Zurich, médecin et chirurgien ». La supercherie sera relevée par la *NZZ* alors qu'il se trouve déjà en Grèce. Début 1822, il participe en qualité de chirurgien à la bataille navale de Patras sous le commandement de Miaoulis, à bord de l'*Aris*. Peu après, il s'établit à Missolonghi, où il crée une petite pharmacie, pratique la médecine et modernise l'hôpital. Il épouse une jeune fille du pays, Altani Igglezou, d'une grande beauté, qui lui donne deux enfants. Du même coup, il se convertit à la religion orthodoxe.

Fin 1823, notre compatriote, polyglotte et fervent partisan de la liberté de la presse, annonce la parution prochaine d'un journal, les *Ellinika Chronika*. Le numéro un, publié le 1<sup>er</sup> janvier 1824, s'ouvre sur un article de Lord Byron, qui en assure le financement en liaison avec le colonel Stanhope.

L'Anglais Leicester Stanhope crée de son côté *The Greek Telegraph*. Meyer en assure la rédaction. Ce périodique ne connaîtra que cinq numéros.

Meyer projette la création d'une bibliothèque nationale. Il écrit en août 1824 : « La

guerre contre le tyran ne doit pas interdire aux Hellènes les anciennes lumières de la culture. » Les Turcs ne lui permettront pas de réaliser cet ambitieux projet, lequel sera relancé par Ioannis Capodistria dès 1829 et mené à bien, sous la supervision d'Andreas Moustoksidis, en 1832.

Atteint de malaria, Byron l'aristocrate décède le 19 avril 1824 dans les bras du très républicain Meyer, qui tient le poète pour un dandy. Le 20 février 1826, pendant le siège de la ville, la petite imprimerie est détruite par un obus de l'artillerie égyptienne et le journal cesse de paraître sous sa forme imprimée. Meyer, lui-même blessé, enterre les caractères de son atelier pour qu'ils ne tombent pas en mains turques. Une collection complète de la publication est heureusement conservée à la Bibliothèque nationale d'Athènes.

Notre journaliste et pharmacien zurichois, qui a créé une société d'inspiration maçonnique, « Les amis de la justice », reçoit un commandement. Il continue de faire paraître son journal, écrit cette fois à la main. Aucun exemplaire de cette seconde série n'a été conservé. Il rédige des adieux en quatre langues, document qu'il envoie à plusieurs journaux d'Europe, et enfouit les derniers numéros de son périodique. « Il ne faut pas livrer à des mains infidèles le récit des hauts faits par Dieu même inspirés », dit-il. Dans la nuit du 23 avril, lors de la sortie de la ville, devenue inéluctable en raison de la famine, il porte sur lui plusieurs exemplaires du journal. Il prend place dans la colonne, accompagné de sa femme vêtue en homme, de ses deux fillettes et d'une servante. Le héros suisse et toute sa famille sont tués par les

troupes turques, informées de l'exode par un déserteur bulgare.

Victor Hugo, dans son poème consacré à la chute de Missolonghi, rend un vibrant hommage à ce jeune philhellène :

« Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,  
Mayer, qui rapportait au fils de Thrasybule  
La flèche de Guillaume Tell ! »

Deux autres poètes, Kostis Palamas et G. Drossinis, lui consacreront des vers émouvants. « Bénie soit Madame Salomea Meyer-Staub qui a demandé le divorce », écrit ce dernier, et « que soit trois fois béni le recteur de l'Université de Fribourg qui a renvoyé Meyer. Car sans ces deux circonstances, la Suisse aurait eu un brave père de famille, un médecin ou un apothicaire de plus, mais Missolonghi assiégée n'aurait pas eu son Polybe et le sang d'un descendant de Guillaume Tell ne se serait pas mêlé, selon le vœu de Meyer, au sang des héros grecs. »

En 1926, les journalistes d'Athènes ont érigé à Missolonghi, non loin du port, un monument à la mémoire de leur confrère suisse, monument qui est l'œuvre du sculpteur Perakis. On lit sur le marbre blanc : « Suisse, cet homme, Jean-Jacques Meyer, journaliste, en combattant avec la plume et l'épée, est tombé dans cette ville le 23 avril 1826, en laissant un admirable souvenir de vertus. L'Association des rédacteurs des journaux athéniens, en hommage aux services rendus, a érigé cette colonne à sa mémoire le 24 avril 1926. »

Un autre monument a été offert, un quart de siècle plus tard, par les Amitiés gréco-suisse. Inauguré en 1951 au cœur même

du « Jardin des héros », il est l'œuvre de l'architecte, peintre et écrivain lausannois Henri Robert Von der Mühl, qui succéda au Dr Messerli à la présidence de notre association en 1959. Formé d'une pièce de l'imprimerie de Meyer, il porte l'inscription : « A la mémoire des citoyens suisses philhellènes qui en 1825-1826 prirent part à la défense héroïque de la citadelle de Missolonghi et dont le sacrifice contribua à la reconnaissance de la Grèce. » Un rameau d'olivier précède la mention : « Amitiés gréco-suisse, Croisière en Hellade, Lausanne, printemps 1951 » ; le tout est bordé d'une dizaine de croix fédérales. Sur le socle, le nom de Ioannis Iakobos Maier est gravé avec comme lieu de naissance Schöfflisdorf (alors qu'il est né à Zurich) et la seule mention : « éditeur du journal *Ellinika Chronika* ». Un peu plus loin, on découvre une plaque sur laquelle a été reproduite une page du journal de Meyer du 17 juin 1825.

Lors de ce premier grand voyage d'après-guerre en Grèce, les AGS ont aussi inauguré un monument à Athènes rappelant la vaillance du soldat du Pinde en 1940.

Vingt ans plus tard, en octobre 1971, le président des AGS, sa femme Cleopatra et quelques autres membres de l'association débarquent à Missolonghi pour une cérémonie du souvenir à la faveur d'une croisière de la Société internationale des études homériques. Voici ce qu'on lit dans le journal de bord aimablement prêté par Madame Irène Von der Mühl, fille de l'architecte : « A terre, Cléo reçoit un bouquet ; des jeunes filles et des garçons en costume font la haie. Le Dr Sigalos de Patras nous conduit jusqu'au cimetière. La plus

émouvante cérémonie devant le monument de Byron : l'ambassadeur de Grafenried et Madame, le gouverneur, une section de soldats, des garçons en evzones, des filles toutes ravissantes, la foule. Un carré où parle le préfet, Lord Merrivale, moi-même, etc. et, naturellement, Mamounas ; dépôt de couronnes (aussi celle des AGS de Lausanne). Hymnes joués par une fanfare. Tout ça trop à la hâte, à cause des retards fâcheux ! Retour à la nuit tombante par le ferry-boat, encore longuement retardé, jusqu'au *Pégase*. »

Le musée de Missolonghi expose le portrait de Meyer (photo ci-dessus), un exemplaire de son journal et la copie d'une convention passée en 1992 entre la municipalité de la ville et celle de la commune de Schöfflisdorf. Les partenaires s'engagent à coopérer étroitement dans les domaines économique, écologique et culturel. On peut voir au Musée national historique d'Athènes une partie de la presse apportée à Missolonghi par Stanhope et sur laquelle a été imprimé le journal de Meyer. Un journal qui avait été souvent cité par la presse européenne, notamment par la *Gazette de Lausanne*, et qui sera sûrement disponible sur Internet lorsque les finances de la Bibliothèque nationale le permettront.

Jean-Philippe Chenaux

#### Sources :

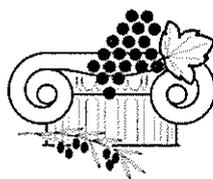
ΕΛΛΗΝΙΚΑ ΧΡΟΝΙΚΑ, 3 vol. (1<sup>er</sup> janvier – 31 décembre 1824, 106 numéros ; 9 janvier – 20 décembre 1825, 105 numéros ; 6 – 23 janvier 1826, 4 livraisons, 7 numéros, dont 3 numéros doubles), Bibliothèque nationale de Grèce, cote P 695 ; S. Agapitos, *Gazette de Lausanne*, 3 mai 1926 ; V. Hugo, *Œuvres complètes*, vol. 17, Lausanne, Ed. Rencontre, 1968, p. 317 ; Emil Rothpletz, *Der Schöfflisdorfer Philhellene Johann Jakob Meyer (1798-1826). Ein Beitrag zur Geschichte der Griechenbewegung in Europa während des griechischen Freiheitskrieges (1821-1829)*, Basel, Verlag E. Birkhäuser & Cie, 1931 ; Emil Rothpletz, *Die Griechenbewegung in der Schweiz während des hellenischen Freiheitskampfes 1821-1830. Zur Geschichte des Philhellenismus im 19. Jahrhundert*, Affoltern am Albis, Aehren Verlag, 1948 ; Ange Vlachos (consul général de Grèce à Genève), « Jean Gabriel Eynard, le Prince des Philhellènes », in : *Griechenland*, Berne, décembre 1963 ; Martin Nicoulin, « Jean-Jacob Meyer, le Suisse de Missolonghi », in : *Clio dans tous ses états – En hommage à Georges Andrey*, Gollion, Infolio / Pregny-Genève, Ed. de Penthes, 2009, pp. 365-377 ; Archives privées d'Irène Von der Mühl : *Journal d'Henri Robert Von der Mühl*.

## Importation directe de spécialités grecques

### Vins-Alimentation-Spiritueux

**SMYRLIADIS SA**

IMPORTATION DIRECTE



Route de Lausanne  
CH- 1610 Oron-la-Ville  
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10  
Fax 021/907 62 10

## GEORGES HALDAS SOUS LE SIGNE DU MONDE GREC

C'est dès ses années de jeunesse, en 1936, alors qu'il étudiait à Genève au Collège Calvin, que Georges Haldas, âgé de 19 ans, écrivit un texte de 119 pages sur la figure d'Hélène de Troie, à l'occasion d'un travail extrascolaire. Composé à partir d'Homère et d'autres auteurs grecs, ainsi que de l'Hélène de Ramuz dans *La Séparation des races*, il le destina à son maître Albert Béguin, écrivain, critique et éditeur de grande renommée. Haldas se rappelle d'ailleurs que, dans ses cours, « Béguin expliquait très bien les réactions d'Oedipe dans Oedipe à Colone, la tragédie de Sophocle ». Il réalisa ainsi l'importance de la littérature grecque, se sentit capable de rédiger une longue composition et également de parler en public puisqu'il la présenta devant ses camarades. « ... Ce n'étaient plus de vieux textes que j'avais à déchiffrer, je poursuivais une enquête au terme de laquelle il y avait à inventer un être, donc à me créer moi-même, à me tirer de ce semblant de néant où je n'avais cessé jusque-là de dormir. Il dépendait de moi de faire vivre une Hélène à partir de toutes les Hélènes présentées par les auteurs. Je me piquai au jeu [...] Il y avait tant d'Hélènes, naïf que j'étais, et Béguin riait bien...! »

Les notes du professeur ont été conservées ; voici ce qu'il dit du mémoire d'Haldas :

«... de tous ces travaux, celui-ci dénotait la plus grande personnalité et le plus de vie dans le style tantôt familier, tantôt habilement homérique, toujours plein de verve. Beaucoup de développements originaux : sur Hélène vue par son entourage, par les différentes générations de guerriers grecs ou troyens, par les femmes, etc., sur le sens différent de la fatalité chez Homère, Eschyle, Euripide. Haldas a su échapper à la simple confrontation monotone de textes, pour tenter une vue d'ensemble souvent réussie et témoignant de dons de

1 G. Haldas, « Albert Béguin, essais et témoignages, Genève, rue de l'Évêché ou l'atelier des rêves », *Les Cahiers du Rhône*, 1957.

psychologie et de réflexion fort remarquables. La comparaison avec Ramuz était parfois un peu aventureuse, mais intéressante. »<sup>2</sup>

Son père, Leonidas ou Léon Haldas, qui était grec d'origine, d'Argostoli en Céphalonie, lui avait-il parlé d'Hélène ? Ce n'est pas sûr car il aimait évoquer devant son fils des figures mythologiques pour leur courage, davantage que des figures historiques. « Quand il parlait des héros, nous a confié Haldas lors des entretiens de *L'Invisible* au quotidien<sup>3</sup>, les personnages qui l'intéressaient le plus, c'étaient Hector et Achille. Il avait retenu des scènes qui l'avaient touché personnellement, rien de plus ; comme la séparation d'Hector avec sa famille avant d'aller au combat. Il me communiquait son émotion bien plus que le phénomène lui-même. Il ne méditait pas sur ce qu'il disait. L'Iliade évoquait pour lui surtout le courage et son influence se faisait sentir dans sa manière d'en parler. Il me disait toujours que l'important pour un homme, sa première vertu, c'était d'être courageux. »

Très tôt, le petit Georges fut initié par lui aux grandes questions des philosophes de la Grèce antique, lors des repas qu'il prenait en famille au boulevard des Philosophes 7 à Genève, quand ils allaient aux matches de football, ou encore lors des balades dominicales en montagne. Une

2 Notes d'Albert Béguin sur des travaux personnels de ses élèves, 25 mai 1936, Bibliothèque de la Ville, La Chaux-de-Fonds, Fonds Albert Béguin. Notons qu'y figure aussi un pastiche de *L'Iliade*, en vers français, auquel Haldas a participé en mettant en scène ses condisciples du Collège Calvin !

3 Pierre Smolik, *L'Invisible au quotidien*, L'Age d'Homme (2012). Quatre ans d'entretiens avec Georges Haldas. Toutes les citations entre guillemets, qui ne sont pas en italique sont tirées de ce volume. Notons que bien d'autres aspects ayant trait à la Grèce ou les Grecs apparaissent dans cet ouvrage, notamment en ce qui concerne la Crète, le mythe d'Orphée, le professeur helléniste André Bonnard, le mythologue Paul Diel, l'Athènes moderne, etc.

autre occasion, qui resta mémorable, fut la promenade qu'ils effectuèrent tous les deux (il n'était âgé que de 7 ans) en 1924, depuis la maison du grand-père paternel et de ses cousins à Argostoli jusqu'à un phare à colonnes en dehors de la ville. C'était un trajet assez long, de quatre à

*alors que ma sœur ne l'était pas. Mon père était plus philosophe ou métaphysicien que religieux [...]. Il ne faisait pas allusion aux choses que l'on voyait. Il n'y avait pas de déclin, c'était une rumination permanente. Il rentrait dans ses pensées, dans sa chambre, pendant qu'il lisait. Je me souviens du climat général et de la nature des questions, mais pas précisément de ses propos.*

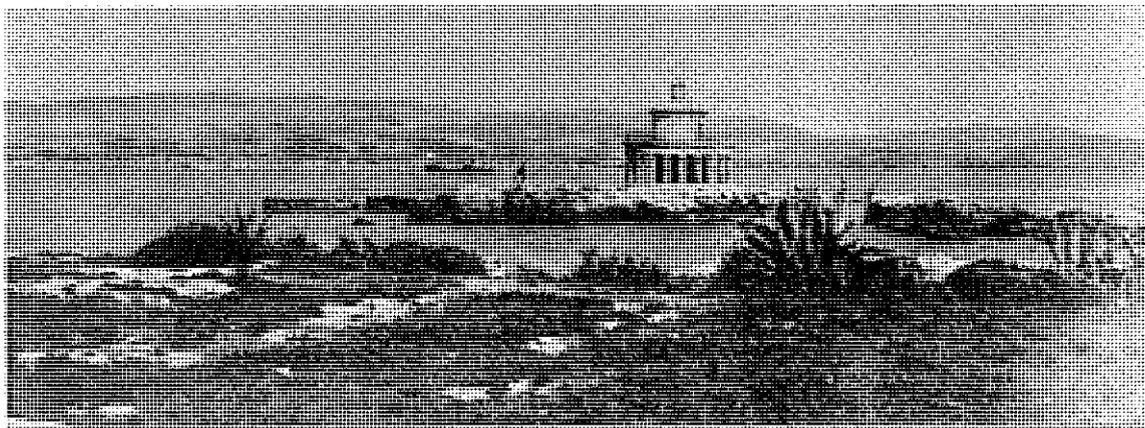


Fig. 1 : Le phare de Céphalonie.

cinq kilomètres. Il est certain que c'est là qu'ont poussé les premiers germes de la métaphysique du poète qui allaient par la suite soutenir ses écrits.

Dès l'enfance, le jeune Haldas était donc familier avec les questions fondamentales de l'existence : est-ce qu'il y a une vie après la mort ? Quelle est l'origine du mal ? La vie est-elle diluée dans un ensemble ou les personnes subsistent-elles à titre individuel ? Il était souvent question du sens de la vie, de la conscience de la mort. « Moi, je l'ai eu très tôt. Cela allait de soi, ce n'était pas une surprise ». Les questions que se posait son père n'appelaient de sa part aucune réponse péremptoire. Il les poursuivait dans la continuité d'une réflexion soutenue. Il ne cherchait pas à apporter un enseignement à son fils. Les questions, « *il se les posait à lui-même mais à haute voix. Il cherchait des réponses mais ne les trouvait pas, d'où son angoisse. Il avait besoin de quelqu'un à qui confier ses propres réflexions. Il sentait que j'étais réceptif,*

*L'intérêt de son père pour la métaphysique venait de lui-même. Il avait une prédisposition pour elle. Son propre père avait fondé une fabrique de peaux à Calcutta et n'était pas préoccupé par ce type de questions fondamentales, ni sa mère, qui était Vénitienne.*

*« La promenade vers le phare avec mon père aura été mon université fondamentale. »*

*« Chaque retour en Grèce à cet égard est pour moi comme une jouvence des fondements. »*

*« "La maison de ma cousine". Cette seule formulation est porteuse pour moi d'un monde. »<sup>4</sup>*

A Genève, son père n'avait pas perdu le grec, mais il ne le parlait plus. Avec son fils, il s'entretenait toujours en français avec un léger accent, chantant, qui avait beaucoup de charme. Mais il continuait de lire en grec du seul fait qu'il lui faisait répéter Homère au Collège pour qu'il obtienne les meilleures notes en classe. Avec sa mère, il passait en revue les problèmes politiques,

4 Carnets (non encore publiés), le 13 juillet 1983.



Fig. 2 : A droite, façade de la maison Haldas à Argostoli, au fond le théâtre.

philosophiques, etc., mais de leurs rapports personnels, le jeune Haldas n'a jamais rien entendu filtrer. Leonidas Haldas ne cherchait pas à retrouver ses compatriotes. Bien qu'issu d'une famille aisée, il n'aimait pas la bourgeoisie grecque, trouvant ses représentants vaniteux, soucieux de gagner de l'argent, de réussir dans les affaires alors que ses préoccupations étaient d'un tout autre ordre. Malgré tout, il eut quelques attaches avec le milieu grec, en tout cas en 1907, puisque d'après un article du *Journal de Genève* de l'époque, on apprend qu'il avait été élu vice-président et secrétaire général de la société d'étudiants helléniques Minerva de Genève. Au passage, sa signature figure, aussi en 1907, dans le répertoire des lecteurs de la Bibliothèque de Genève. Il serait donc possible de relever les ouvrages qu'il a empruntés et de connaître ses centres d'intérêt, pour mieux encore cerner ceux qu'il a transmis à son fils. 1907, c'est précisément l'année de son séjour à Genève, comme étudiant venu suivre des cours de droit à l'Université. A vrai dire, il ne se destinait à rien de particulier. C'était un "fils à papa". Mais peut-être s'était-il dit que pour une fonction sociale, pour gagner sa vie, le droit offrait plus de

possibilités que les lettres. Il rencontra sa future femme dans la petite pension que la grand-mère maternelle du poète avait ouverte pour étudiants, et où la jeune fille aidait à servir à table.

Puis il repartit en Grèce, en Europe centrale et aux Indes, en restant fiancé pendant presque dix ans avec sa mère. Pourquoi si longtemps ? Haldas ne l'a jamais su : c'est un secret de famille qui ne lui a jamais

été dévoilé.

*«... J'ai appris d'elle [la cousine Julia] des choses que je ne savais pas et qui m'ont touché plus que ne pourrait le faire aucune lecture, la contemplation d'aucune œuvre d'art. On aurait dit la vie se racontant elle-même. Mon père ayant décidé d'épouser ma mère, se vit couper les vivres par mon grand-père, en Grèce, qui souhaitait pour son fils un mariage en accord avec sa position. Mon père a passé outre. Quand il est retourné en Grèce, m'emmenant avec lui et c'est de ce premier déplacement que date mon souvenir de Trieste, tout le monde pensait, me dit ma cousine Julia, qu'il ne reviendrait pas. Repris qu'il serait par la famille, le milieu, la mentalité ambiante, etc. Or il est revenu, et moi avec. Il paraît que ce voyage était destiné à me présenter à celui qui était mon grand-père et dont je garde avec celui des deux maisons de ville et de campagne, le port d'Argostoli et les plages solitaires de Céphalonie, un souvenir précis... »<sup>5</sup>*

En 1916, le 25 septembre, Leonidas Haldas se maria à son retour à Genève et le petit Georges naquit le 14 août 1917. Le 7 octobre, on le baptisa à l'Église orthodoxe russe. Son père était très respectueux mais de manière un peu formelle de la tradition orthodoxe et c'était pour lui faire plaisir que sa mère a accepté ce baptême. Mais Haldas slaloma entre trois confessions

5 *Carnets* (non encore publiés), le 1<sup>er</sup> juin 1961.

puisqu'il fut confirmé protestant et se convertit plus tard au catholicisme pour obtenir la main de sa femme ! Il n'eut pas de contact suivi avec l'Eglise orthodoxe, à part quelques services de temps en temps à Pâques. A Argostoli, il l'évoque dans *Boulevard des Philosophes*<sup>6</sup>, il était enfant de chœur. Avec d'autres enfants, ils prenaient un petit bout de carotte séchée et le mettaient à une mauvaise page du missel, ce qui fait que le prêtre ne retrouvait pas la prière du jour qu'il avait choisie !

A Genève, Georges Haldas ressentit une différence du fait des origines grecques de son père. Après son séjour de 1924 en Grèce, la maman d'une petite fille qui habitait en face de chez lui, et dont il était un peu amoureux, lui avait dit : « *Tu ne dois pas jouer avec Haldas parce que c'est un fils de métèque.* » Une autre fois, alors qu'il avait demandé de prendre place sur une luge où il y avait plusieurs autres enfants, un type plus grand que lui, qui conduisait la luge, lui avait carrément dit avec une expression haineuse : « *Fous le camp, retourne chez toi, petit Venizélos !* ». Son père, obligé de trouver du travail à la suite d'un sérieux revers de fortune, avait souffert dans ses recherches car les étrangers rencontraient mille difficultés à trouver une place. A la maison, il était souvent question que la famille parte en Grèce. Mais, se souvient l'écrivain, « *on ne partait jamais. Non pas à cause de problèmes financiers mais parce que mon père se trouvait bien là où il était. Il aimait beaucoup la Suisse, pays honnête, calme. Travailleur, loyal, il y voyait beaucoup de qualités, comme la sécurité.* » Il ne revit jamais son pays d'origine après les ennuis financiers qui le contraignirent à prendre un emploi de comptable chez un régisseur du nom de Cortay. Il fit preuve de ce courage qu'il admirait chez les héros grecs, car après la vie confortable qui avait

été la sienne, il dut adopter une vie complètement différente pour faire face à ses obligations familiales.

#### **49 ans plus tard...**

Quant à Georges Haldas, il attendit 49 ans, en 1973, pour retourner en Grèce, dans le Péloponnèse puis en Crète en 1978 et enfin, à Argostoli, en 1979. A quelques mois près, il avait tenu parole : ne pas y retourner tant que les colonels détiendraient le pouvoir. A l'époque de son enfance, avec son père, ils embarquaient à Trieste, longeaient les côtes dalmates jusqu'à Patras et de là, se rendaient à Argostoli, alors qu'après, quand il y retournait certains étés, Haldas prenait un petit avion à hélice depuis Athènes pour atterrir à Céphalonie.

A son retour, il eut l'impression que tout avait gardé les mêmes proportions, les choses n'étant ni trop grandes ni trop petites par rapport à sa vision d'enfant. Elles étaient « *exactement comme je les voyais, c'est ça qui est le plus frappant* ». Près de la maison de son enfance, à l'Eglise Saint-Spyridon, il rencontra un homme qui le reconnut d'emblée comme quelqu'un de la famille des Haldas. Il retrouva sa tante Irène et sa fille Nina, qui lui montra un album de famille avec des images de son père lors de son premier séjour en Suisse quand il faisait du ski. Ils parlèrent de la grande maison du grand-père paternel qui avait gagné beaucoup d'argent. Deux autres sœurs de son père y avaient vécu, tante Emily et tante Katie, ainsi que son frère Aristos. Cette belle demeure familiale, où s'affairaient plusieurs domestiques, comportait 34 pièces. Elle était si grande que l'on pouvait y rouler à bicyclette ! Des récipients grands comme de petites piscines contenaient de l'huile. Pendant la guerre, cette maison avait servi de quartier général pour

<sup>6</sup> *Boulevard des Philosophes*, Poche Suisse, L'Age d'Homme, 1978, p.41.

les garnisons allemandes et italiennes. De là, on voyait à 150 mètres en contrebas, un petit bout de la mer et du port. Elle fut détruite lors du terrible tremblement de terre de 1953 mais personne de la famille n'en subit des dommages corporels.

*« ...Troisième et dernier élément d'insécurité dans l'île, sous le signe de l'influence paternelle : les tremblements de terre, qui nous secouaient chaque jour presque, et même plusieurs fois par jour. Le phénomène, bien qu'on s'y attende, surprend toujours. Dès les premières secousses, les premiers grondements, c'était le sauve-qui-peut. Chacun, en courant, passait d'une chambre à l'autre. Je revois encore ma grand-mère s'élançant dans chacune des pièces pour essayer de coucher des vases, tous les objets fragiles, etc. On se faisait tout petit, mais de manière tout autre encore que pendant un orage... »<sup>7</sup>*

Lui revient aussi en mémoire la jetée entre les deux rives où se niche Argostoli. On la traverse sur un kilomètre. Au centre, s'élève un obélisque avec une inscription concernant un Neuchâtelois, Charles Philippe de Bosset. Officier de l'armée britannique, il devint le premier gouverneur militaire de l'île. La Grèce moderne, Georges Haldas ne s'y est jamais vraiment intéressé, ni les relations de Genève avec elle, comme elles se concrétisèrent avec le Palais Eynard ou le Musée de l'Athénée, et encore moins le milieu des armateurs grecs. Il se sentait contemporain des Socrate, Euripide, etc., mais pas des Grecs actuels. Il n'avait d'ailleurs aucun ami grec.

### **Retour en Grèce**

*Lointaine musique  
mourant sur les collines  
Feu d'or  
du pays retrouvé  
Sur le visage  
un souffle tiède  
ô dieux  
vous êtes là*

<sup>7</sup> Boulevard des Philosophes, *op.cit.*, cf. note 6.



Fig. 3 : Georges Haldas et sa tante Irini.

*C'était ça la patrie :  
Poser un pied soudain  
sur ce tapis de cendre  
Et marcher comme on vole*

*Pendant que le soleil  
comme un cœur délivré  
redescend vers la mort<sup>8</sup>.*

### **La littérature grecque antique**

A propos d'Homère, dont Haldas a cité des centaines de fois l'expression qu'il aimait tant : « Quand dans son berceau de brume, paraît l'aurore aux doigts de rose ! », l'écrivain parlait plutôt de l'idée que *L'Iliade* et *L'Odyssée* étaient une œuvre collective. Il faisait allusion à l'intuition de l'anthropologue jésuite Marcel Jousse selon laquelle on peut comprendre la transmission par le style oral, la récitation quasi musicale du message christique et qu'ainsi celui-ci acquiert

<sup>8</sup> *Domaine Public*, 18 octobre 1973.

une pureté étonnante. On parvient ainsi à transmettre à plusieurs la chair d'une œuvre, phénomène qui s'est peut-être aussi produit pour la « création » des récits d'Homère. Haldas dit « *C'était l'habitude, en Orient, de raconter. Et la métaphysique de mon père m'a influencé parce qu'il parlait. Il ne me faisait pas de lecture.* »

*« Rien ne me donne autant l'idée d'éternité que la vue des choses domestiques, familières. Je crois que dans tout Homère la plus haute poésie, je veux dire cette nostalgie de ce besoin d'éternité, naît de la relation calme et précise de ces réalités: la table mise, les mets qu'on va manger, les habits qu'on prépare... »<sup>9</sup>*

En nous entretenant avec Haldas de son ouvrage *Ulysse ou la lumière grecque*, nous nous étions arrêtés sur l'épisode du chant des sirènes de *L'Odyssée*. La beauté y est clairement séductrice. Mais Ulysse ne veut pas être séduit car il sait qu'autrement, il sera détourné de son chemin et ne pourra pas regagner Ithaque pour y retrouver Pénélope. Haldas nous faisait remarquer que les sirènes sont tentatrices et qu'elles ne représentent pas l'esprit du bien. La beauté peut avoir un rôle néfaste en détournant les hommes de certaines réalités : « *Les trois quarts du temps, elle nous trompe. Un type épouse une femme parce qu'elle est belle et il s'aperçoit que c'est la pire des compagnes.* » Ulysse ne s'est pas fait boucher les oreilles comme ses compagnons. Il avait une force de caractère plus grande et n'avait pas besoin qu'on lui dise de se méfier de la beauté ; il le savait d'instinct. « *Mais s'il se fait pourtant attacher au mât central du bateau pour qu'il ne cède pas aux chants des sirènes, relève Haldas, c'est naturellement parce qu'il avait parfaitement conscience qu'il pourrait ne pas avoir la force de résister. C'est une forme de lucidité particulière. Ulysse est un personnage essentiellement ambigu, c'est pour cela qu'il est tellement fort, qu'il reflète notre condition.* » L'écrivain ajoute « *Jung le dit exactement comme moi : la réalité mythique est plus vraie souvent que la réalité historique. Le mythe d'Ulysse représente*

9 Carnets (non encore publiés), le 1<sup>er</sup> septembre 1961.

*la vie de beaucoup de gens alors que tout est inventé dans son personnage : ses dons extrêmement variés, qui vont de l'éloquence à l'artisanat, à la guerre, au commerce, à la négociation. De multiples facettes. Sa cruauté aussi, son absence de sens du pardon. Le mythe, c'est le fondement, c'est lui qui donne le sens et la signification.* »

Un autre trait qu'Haldas aimait mettre en exergue chez Ulysse : il connaissait ce qu'il aimait appeler la grâce des larmes.

*« Les héros grecs, qui étaient plutôt des durs au combat, des gens comme Ulysse avaient, cela m'a beaucoup frappé, la larme facile. Je trouvais magnifique que ces types hyper costauds, quand un ami était mort ou qu'il avait eu un accident, pleuraient. Ils ne craignaient pas, par une fausse dignité masculine, d'exprimer librement leur émotion par des larmes. Ce n'était pas par faiblesse ... L'Odyssée est un esprit, pas seulement une affaire réaliste : c'est une manière de sentir les choses qu'on peut éprouver à plusieurs endroits différents et qui existent réellement. [...] Quant à L'Iliade, c'est une histoire vraie, comme l'Allemand Schliemann l'a démontré, mais avec tout un ajout mythologique.* »

Alors que maintenant, quand les écrivains relatent des faits historiques, la substance mythique est absente, « parce que l'on a perdu le sens symbolique. »

Et cette lumière grecque qui fait partie du titre de son ouvrage<sup>10</sup>. « *Elle a quelque chose de mental, pas seulement de physique, de d'unat.* » L'écrivain, dont l'île d'origine était toute proche de celle d'Ithaque, où Pénélope attendait dans son palais le retour d'Ulysse, n'a visité que son port : « *Le support historique ne m'intéresse pas : voir un vieux château en ruine, je m'en désintéresse complètement.* »

*« Argostoli. Même s'il n'y a rien à dire, s'installer à la table le matin. Et laisser s'installer ce silence d'accueil au monde qui est le berceau de toute parole. Ainsi ce matin, rien, si ce n'est tout dans la splendeur tranquille de l'air, dans la lumière dorée déjà du premier soleil en dessus de la montagne*

10 *Ulysse ou la lumière grecque*, L'Age d'Homme, 1998.

dominant la petite baie d'Argostoli, dans le chant discret des oiseaux et dans cette attente sans attente de l'événement permanent qu'est la vie hors de tout ce qui paraît événement. »<sup>11</sup>

Hélios, le soleil en grec, et sa lumière, est toujours extraordinaire dans ce pays. Pourtant, elle inspire moins les poètes grecs d'aujourd'hui. L'héritage grec est plus assuré par des non Grecs, semble-t-il. Peu d'écrivains grecs contemporains ont, comme Haldas, établi ce lien entre la lumière et la mythologie, à part Nikos Kazantzakis. Haldas le constate aussi : « Non, il n'y en a pas beaucoup, c'est comme si cela ne les intéresse plus ».

« Une histoire qui ne se transforme pas en mythe n'est pas une histoire. La valeur exemplaire de la Grèce antique vient précisément qu'en elle tout repose sur le passage de l'histoire au mythe. Et par là même du quotidien au sacré. »<sup>12</sup>

Dans un autre essai, *Socrate et le Christ*<sup>13</sup>, Haldas ne pense pas que le philosophe grec annonçait le Christ quatre siècles avant sa naissance, même s'il y avait quelques ressemblances entre les deux. En effet, comme il nous l'a précisé, « il me semble que la particularité de Socrate, contrairement à tout ce qu'on en a dit, a été [...], même s'il a été un philosophe, de ne pas mettre la rationalité au-dessus de tout mais de soumettre toujours tous les processus rationnels qui lui étaient familiers au jugement du représentant de la divinité. Socrate avait en effet un sens profondément religieux. Quand on lui demandait s'il cherchait la vérité pour la connaissance, il répondait : "Non, je ne recherche pas la connaissance, je recherche l'amélioration de l'âme." On lui demandait alors pourquoi. " Eh bien, répondait-il, il faut purifier son âme pour se présenter digne du séjour des dieux dans lequel on doit entrer." Il avait donc le sentiment qu'on rejoignait la sphère divine après la mort. En cela, on peut le considérer, je ne dirais pas comme un précurseur du Christ, mais comme porteur d'un élément qui le laisse présager. » Socrate, d'après

11 *Carnets* (non encore publiés), le 12 juillet 1983.

12 *Carnets* (non encore publiés), le 17 août 1976.

13 *Socrate et le Christ*, L'Age d'Homme, 2002.

lui, s'avance donc plus loin que les Grecs et leur conception mythologique de la vie. « En lisant Platon, je ne l'ai pas entendu parler de Zeus. A part ça, il n'aimait pas tellement la poésie et il ne semble pas que L'Iliade et L'Odyssée l'aient beaucoup touché, bien qu'il en parle ici et là. Dans mon ouvrage, ma comparaison avec le Christ était très ténue. »

D'autres différences notables ont été relevées par Haldas, comme sur le mal : « Socrate était un grand patriote, un soldat ; il s'est battu, donc il a envisagé le meurtre comme une chose naturelle quand il s'agit de défendre la patrie. Il avait un sacro-saint respect pour la Cité d'Athènes ; dans ce sens-là, il n'était pas du tout chrétien. Par-dessus le marché, il était homosexuel et misogyne. Il ne connaissait pas aussi l'antimeurtre, le pardon n'étant pas son fort. Cela ne veut pas dire qu'il n'était pas un homme chaleureux mais [...] il n'en a jamais parlé [...] Et puis, la notion de résurrection n'est pas même envisageable pour lui. »

### Liens avec la communauté grecque ?

Georges Haldas ne s'est pas engagé dans des recherches généalogiques sur son nom. D'après Alexandre Antipas de Lausanne, que nous avons consulté et qui habitait en face de la maison du grand-père à Céphalonie, il a lui-même, étrange coïncidence, assisté au fameux tremblement de terre de 1953 ; il semblerait que son véritable lieu d'origine soit un petit village, Katelios, situé à une trentaine de kilomètres d'Argostoli. La famille y possédait une maison de campagne assez modeste que l'écrivain évoque dans *Boulevard des Philosophes*<sup>14</sup>. Elle ne lui a laissé « qu'un souvenir tenace de pergola, du repas du soir à la lampe à pétrole et de deux chevaux fourbus tournant la meule, dans la cour, pour écraser les olives dont on extrait l'huile ». Il n'y resta que quelques jours avec son père. Il ne s'y est pas vraiment intéressé. « Remarquez qu'Argostoli ne m'intéresse pas non plus. Elle a peu d'âme. Bien qu'elle ne soit pas vraiment touristique, je ne la trouve

14 *Boulevard des Philosophes*, *op.cit.*, cf note 6.

*pas très attrayante. Elle est plutôt liée aux souvenirs d'enfance. Il y a une grande place le soir ou l'on boit un verre mais je ne suis pas très attaché à Argostoli comme à d'autres lieux en Crète, Koroni dans le Péloponnèse où j'ai été plusieurs fois en vacances en compagnie d'une amie que j'aimais bien et d'un camarade. »*

Quant à la colonie grecque de Genève ou celle de Lausanne, elle s'est intéressée à l'écrivain, l'invitant à des fêtes. Il a tenu quelques propos avant les repas. La société Philia entreprit quelques démarches en 2007 à l'occasion de son 90<sup>e</sup> anniversaire, mais sans succès, pour qu'Argostoli lui accorde la citoyenneté d'honneur. Bien qu'il ait souvent écrit sur la Grèce, Haldas est connu là-bas « moins qu'un chien », comme il nous l'a franchement dit. Un seul de ses livres, à notre connaissance, a été traduit en grec : *La Maison en Calabre*, Poche Suisse, L'Age d'Homme (1983). Voilà une tâche urgente qui attend nos institutions culturelles chargées de promouvoir les écrivains suisses à l'étranger : faire traduire Haldas en grec, dans les meilleurs délais.

Finalement, Haldas n'éprouvait pas le sentiment d'appartenir à une communauté. Il n'échappait pas à l'étiquette facile d'écrivain genevois. Mais fondamentalement, il ne se sentait ni Suisse ni Français ni Grec, ou alors il s'autorisait à se sentir un peu citoyen de la Grèce antique, mais en tout cas pas de la Grèce moderne. Il serait même préférable de dire, ce qu'il avait approuvé lorsque nous le lui avons suggéré, qu'il était citoyen de nulle part et de partout en même temps. « *Je suis un solitaire. Cela joue un rôle énorme. Si je devais l'exprimer métaphoriquement, je dirais que ma patrie première, ce serait plutôt le royaume des cieux, au titre symbolique. Mais je n'ai pas de patrie terrestre. »* Mais son nom provient du grec... « *Il semblerait, mais je ne l'ai pas vérifié, que cela signifie la pente. Si cette signification est vraie, elle me plaît beaucoup : une pente, quand j'entends ce mot, je ne sais*

*jamais quel mouvement elle évoque. Est-ce que je la remonte ou est-ce que je la dégringole ? »* Voilà un excellent test psychologique pour savoir si l'on est d'une nature optimiste ou pessimiste !

Quant à son prénom, il est aussi d'origine grec, de *georgos*, le paysan. Sur un petit tableau qui était accroché à son appartement du Petit-Mont au-dessus de Lausanne, il était indiqué que les Georges « *sont téméraires et désintéressés, ils épousent avec passion des idées qui les conduisent à des excès. Ils sont de tous les combats généreux. »* On retrouve l'idée de courage, si cher à son père. Peut-être est-ce pour cela qu'il avait été baptisé de ce prénom ?

*« Ne pas oublier que tu es Georges, l'homme de la terre. Pas seulement le paysan, celui qui travaille la terre, pour qu'elle produise ; mais l'homme de l'appartenance à la terre, qui doit travailler celle-ci afin qu'elle produise cet autre fruit - sublime - de la vraie vie. Travailler cette vie-ci comme on travaille la terre pour qu'elle fasse germer la vraie vie. Là est le sens fondamental de la culture. Une culture digne de ce nom. La seule qui nous intéresse. La seule que tous aujourd'hui négligent ou méconnaissent radicalement. »*<sup>15</sup>

Pierre Smolik, juillet 2013

#### **Bibliographie complémentaire :**

*Echos d'une Vie* (chapitre «La Maison de Céphalonie»), L'Age d'Homme, 1980.

*Un Homme qui écrit*, bibliographie établie par Gérard Donzét et Jean-Charles Giroud, L'Age d'Homme, 1997.

<sup>15</sup> *Carnets* (non encore publiés), 1c 29 juillet 1978.

## LIRE

Dans ces temps très troublés pour la Grèce, les lecteurs ont envie d'en savoir davantage et quatre livres, dans des genres très différents, peuvent leur apporter des informations et surtout les pousser à la réflexion.

D'abord un recueil d'articles de nombreux auteurs grecs ou étrangers, sous la direction de **Joëlle Dalègre**.

***Regards sur la « crise » grecque***, Paris, L'Harmattan, 2013.

Ces articles tentent de répondre à des questions telles que : pourquoi la Grèce serait-elle le maillon faible de l'Europe, en quoi peut consister son sauvetage et est-il encore possible alors que le gouvernement multiplie les demandes d'aide ? Pourquoi l'Europe continue-t-elle un traitement de choc ? La Grèce changera-t-elle et en quoi ? Les points de vue contrastés des auteurs de ces articles permettent de mieux comprendre la réalité grecque actuelle.

***La Grèce, victime ou responsable ?*** de **Marietta Karamanli**, La Tour d'Aigues, éd. l'Aube, 2013.

Le titre résume le livre et l'auteure, docteure en sciences politiques, porte un regard très fin et sans concessions sur son pays.

Dans un tout autre registre, le roman policier, des thèmes assez semblables sont traités dans :

***Liquidation à la grecque*** de **Petros Markaris**, traduit par Michel Volkovitch, Paris, Seuil Policiers, 2012.

Ici ce sont les banquiers qui sont la cible de l'auteur. Son héros, le commissaire Charitos enquête et se trouve confronté à la mort de plusieurs banquiers décapités et à une pluie de tracts qui appellent les clients des banques à ne plus rembourser leurs emprunts. Comme d'habitude, la vie athénienne et les problèmes du pays sont mis en évidence et ce roman, comme les articles cités précédemment, permet de mieux saisir les problèmes du pays au travers certes d'une fiction, mais criante de vérité. Ce roman est le premier d'une trilogie intitulée ***Trilogie de la crise***.

Autre témoignage littéraire sur la situation problématique du pays :

***Une lampe entre les dents*** de **Christos Chryssopoulos**, traduit par Anne-Laure Brissac, Arles, Actes Sud, 2013, qui interroge le lecteur sur la capacité d'un écrivain à se consacrer à la fiction quand le monde autour de soi va si mal.

Mais il ne faudrait pas se complaire à un tableau si sombre et d'autres ouvrages peuvent tenter le lecteur, ainsi :

***Iles grecques mon amour*** de **Philippe Lutz**, photographies en noir et blanc de **Bernard Plossu**, Mulhouse, éd. Médiapor, 2012.

L'auteur passionné de la mer Egée nous emmène amoureusement dans la lumière des Cyclades, sur les photos qui rappelleront ***La Grèce à ciel ouvert*** des éditions la Guilde du livre, paru il y a soixante ans.

.....

**L'enfant grec** de **Vassilis Alexakis** plonge le lecteur dans la nostalgie, celle des jardins, celui du Luxembourg à Paris où erre le narrateur convalescent et celui de l'enfance, à Kallithéa, habité par les héros des lectures de l'enfant passionné de littérature.

Enfin, pour tous ceux qui ont été touchés par le magnifique film **Comme des Lions de pierre** d'**Olivier Zuchuat**, il faut lire **L'amertume et la pierre, Poètes au camp de Makronissos 1947-1951**, ouvrage collectif, Paris, éd. Ypsilon, 2013, choix et traduction de **Pascal Neveu** avec illustrations de Yorgos Farsakidis. Poèmes de Yannis Ritsos, Aris Alexandrou, Tassos Livaditis, Titos Patrikios, Menclaos Loudemis, Victoria Théodorou, Dimitris Dourakis, Lefteris Raftopoulos, Manolis Kornilios, Kostas Kouloufakos, Tzavalas Karoussos.

Jean Daniel Murith

Signalons aussi la parution d'un recueil de nouvelles traduites, **Le conseil de la cloche et autres nouvelles grecques**, trad. Stéphane Sawas, éd. Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 2012.

Nouvelles de :

**Dimitrios BIKÉLAS,**  
**Alexandros PAPADIAMANDIS,**  
**Constantin P. CAVAFY,**  
**Constantin THÉOTOKIS,**  
**Haris STAMATIOU,**  
**Nicos CAVVADIAS,**  
**Georges SÉFÉRIS,**  
**Cosmas POLITIS,**  
**Marios HAKKAS,**  
**Andonakis EUGÉNIU,**  
**Costas TACHTSIS,**  
**Tolis KAZANDZIS,**  
**Yannis RITSOS,**  
**Sotiris DIMITRIOU,**  
**Maria TSOUTSOURA.**

Ecrits par des auteurs de renom, les textes ici réunis, très représentatifs de l'évolution du genre littéraire de la nouvelle en Grèce, ont fait l'objet d'une réception biaisée par les interdits idéologiques ou culturels qui traversent l'histoire contemporaine de ce pays. Méconnus en Grèce même, presque tous traduits pour la première fois en français, ils sont révélateurs des crises politiques, éthiques et esthétiques qui, de manière récurrente, frappent la définition de l'identité grecque au sein de la construction européenne.

Avec un inédit de Georges Séférís, prix Nobel de littérature 1963.

#### **Nouveaux membres de l'Association gréco-suisse de Lausanne**

Mme Caroline MEYLAN  
Mme Maric-Madeleine ROMANG  
Madame Anne GONTHIER  
Mme Maria Luisa THEODORE  
Mme Corina MILLER

M. et Mme Constantin et Christ  
KASTOPOULOS  
M. et Mme Eva et Constantin  
PARASKEVOPOULOS  
M. Olivier CHAUVET  
M. Michel ROETHLISBERGER



des cicatrices de tous les peuples qui l'ont occupée au cours des siècles : Minoens, Doriens, Byzantins, Vénitiens, Turcs, entre autres, et c'est dans cet ordre chro-

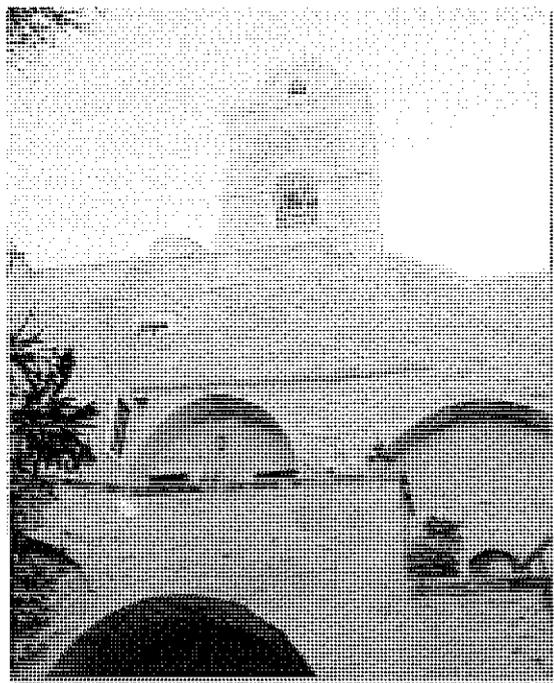


Fig 2 : Monastère de Toplou.

nologique que je tenterai de résumer notre magnifique voyage plutôt que de suivre l'ordre de nos visites.

Le site de **Gournia** s'est révélé particulièrement passionnant, car il permet de se représenter la structure de tout un village minoen. Les éléments les plus anciens datent de 2000 ans avant J.-C., mais les plus nombreux sont de 1600 ans avant notre ère. Tout comme les autres sites, le village a été détruit en 1450 avant J.-C.

La visite de **Kato Zakro**, où se trouve l'un des quatre palais minoens, fut un moment magique. bercés par le chant des cigales, nous avons arpenté les salles du palais construit dans la petite plaine et

flâné devant les anciens bassins royaux, où s'ébattaient aujourd'hui des tortues d'eau douce.

A **Malia**, où œuvre depuis 1921 l'Ecole française d'archéologie, nous avons parcouru le centre palatial et les quartiers d'artisans. La pierre ronde à cupules ne nous a pas livré son mystère, et nous avons été impressionnés par les deux jarres gigantesques qui datent, l'une du premier palais minoen, 2000 ans avant notre ère, l'autre, ornée de motifs ondulés et spiralés, du deuxième palais.

Selon la légende, le palais de **Phaistos**, aurait été édifié par Rhadamanthe, le frère de Minos. Le premier palais date de 2000 ans avant J.-C.

Nous pouvons y contempler le sol d'origine, en albâtre avec des joints rouges en stuc coloré ; les murs portent encore leur revêtement d'albâtre et, dans la cour centrale, on peut voir la base des colonnes qui constituaient jadis une splendide colonnade.

La visite de **Knossos** fut, naturellement, un moment très fort de notre voyage.

Evans y a effectué des restaurations hardies et fait compléter les fresques d'une manière que certains jugent contestable, mais cette restauration permet aux néophytes de se faire une idée de la splendeur de la civilisation minoenne, idée que ne donne peut-être pas de manière aussi nette la visite de sites où ne demeurent que les vestiges des fondations. Cette restauration permet également de voir in situ les copies des fresques magnifiques que nous avons admirées au musée d'Héraklion.

Pour moi, le point le plus fort de cette découverte des sites minoens fut probablement la visite de **Prinias**, que nous avons eu le bonheur d'effectuer avec Helly ; elle y a fait des fouilles durant de nombreuses années et a partagé avec nous une foule de souvenirs passionnants. L'endroit est magique. Nous voyons, en face de nous les pentes du mont Ida, et, dans le lointain, on croirait presque percevoir le choc des boucliers des Curètes, dansant et chantant pour couvrir les vagissements du jeune Zeus et le soustraire à la voracité de Cronos.

Magique aussi le fait de se retrouver dans cette nature sauvage parsemée de fleurs et de ressentir dans notre cœur, au travers du témoignage de notre mentor, cette émotion, cette excitation de la découverte.

De la période **dorienne**, je garde une image très paisible de **Lato**, avec ses maisons en terrasses réparties sur les deux collines qui entourent l'agora, sa grande citerne pour l'approvisionnement en eau, son petit temple précédé d'une pierre d'autel. **Gortyne** nous a dévoilé un autre aspect de la culture dorienne : ses célèbres Lois, gravées sur des stèles de pierre en dialecte dorien et en *boustrophédon*, écriture qui se lit de droite à gauche sur une ligne et de gauche à droite sur la suivante. Ces Lois de Gortyne, qui traitent de procédure criminelle, de droit civil, familial, des droits de la femme, etc., auraient inspiré Platon dans la composition de ses *Lois*.

Au pied du village de Kritsa, l'un des plus anciens de Crète, construit en amphithéâtre sur une colline rocheuse, nous avons admiré la merveilleuse **Panagia Kera**, dont les premiers éléments

byzantins, une seule nef et une abside surmontées d'une coupole, remontent au 12<sup>ème</sup> siècle. A la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, deux nefs latérales soutenues par des contreforts ont complété le sanctuaire. Les fresques y sont de toute beauté.

Autre merveille de l'architecture byzantine, la **basilique de saint Tite**, à **Gortyne**, dédiée au compagnon de saint Paul, qui fut le premier évêque de Crète. Il ne subsiste que le chœur, le reste ayant été détruit par les Sarrasins.

Dans le monastère fortifié de **Toplou**, édifié au 15<sup>ème</sup> siècle, nous avons été émerveillés par la splendeur des icônes byzantines. L'une d'elle nous donne une vision de presque toute l'histoire du Salut. L'odeur suave de l'encens imprègne encore l'intérieur de l'église, réactivant en moi toutes sortes de souvenirs et d'émotions.

Témoins de la présence **vénitienne** : les citadelles d'Ierapetra, de Sitia et d'Héraklion. La visite des vestiges de celle de **Sitia**, juchés sur une colline dominant le petit port fut particulièrement attrayante. L'un des points forts de notre voyage fut notre randonnée à **Spinalonga**, ancien fort vénitien qui servit de colonie aux lépreux de Crète et d'une partie de la Grèce dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Le magnifique roman de Victoria Hislop, *L'île des Oubliés*, dont Raymonde nous avait parlé avant notre voyage, donne un aperçu très réaliste de la vie de ces malheureux, et notre visite a représenté pour moi un moment particulièrement émouvant.

Nous n'avons vu que peu de témoignages de la présence **musulmane** : la mosquée et son beau bassin d'ablutions à



Fig. 3 : Spinalonga, «l'île des lépreux».

**Ierapetra**, un bassin d'ablutions, à proximité de la jolie église blanche, au bord du lac d'**Agios Nikolaos**.

A **Kritsa**, sur la Place Méлина Mercuri, un buste tout simple commémore Rodanthi Kritsopopoula, qui fut l'héroïne de Kritsa lors de la lutte contre les Turcs.

Mais nous n'avons pas limité notre voyage à la découverte des vestiges du passé : nos repas furent excellents et variés, en des lieux romantiques à souhait ; nous nous sommes laissé bercer par le bruit des vagues à la palmeraie de **Vai**, avons flâné dans de beaux villages et certains, comme Gilbert, se sont même jetés à l'eau, au sens propre, sur la plage de **Mirtos**.

Un voyage n'est pleinement réussi, me semble-t-il, que s'il répond à trois attentes : corporelle, intellectuelle et spirituelle.

Nos papilles ont été réjouies par des

aliments et des vins savoureux, chaque jour renouvelés, nos autres sens mis en éveil devant les beautés naturelles de la Crète ; notre guide Sophronie, remarquable, a stimulé notre intellect par ses explications et commentaires touchant à de multiples domaines du savoir ; enfin, dans un pays où tout relève du lumineux, où l'ombre des anciens dieux se pose jusque dans les chapelles, associant Apollon et Artémis à la Trinité, comme on l'a vu sur une icône du monastère de Toplou, comment ne pas ressentir une aspiration vers le divin ?

Pour tout dire, ce voyage en Crète fut une perfection, et j'en remercie chaleureusement Raymonde Giovanna, qui l'a organisé de main de maître.

Forel, le 24 juillet 2013  
Jean-Noël Antille

## ERWIN SIEGFRIED, OU L'AMITIÉ GRÉCO-BERNOISE EN ACTES

Erwin Siegfried, ancien président et membre d'honneur de l'association culturelle *Hellasfreunde Bern*, est décédé le 9 mai 2013 à Muri des suites d'un cancer supporté avec un courage exemplaire. Il était âgé de 86 ans. En septembre 2012, déjà sévèrement atteint par la maladie, il avait exprimé le désir de faire une fois encore « le voyage de Grèce ». C'est dans son cher Magne, auquel il a consacré trois livres, que l'auteur de ces lignes et son épouse l'ont retrouvé, admirablement secondé par sa femme Thérèse. Quarante ans plus tôt, nous l'avions rencontré pour la première fois au sommet des gorges de Samaria, lors d'un séjour en Crète.

*Hellasfreunde Bern* et des représentants de la communauté grecque ont rendu un émouvant hommage à celui qui fut le refondateur de leur association et leur président pendant près de dix-sept ans (1977-1993).

C'est en 1970, sur l'initiative du professeur Bärtschi, que l'association bernoise des Amis de la Grèce voit le jour. Pour des raisons essentiellement politiques (on est en plein « régime des colonels »), elle peine à prendre son essor, ne comptant jamais plus de 45 membres. En 1976, lorsque l'effectif chute à 31 membres et que la caisse est vide, son premier président décide de la dissoudre. Une moitié des membres s'y oppose et, après la démission en bloc du comité, appelle à la présidence Erwin

Siegfried, membre fondateur de l'association et, sur le plan professionnel, géomètre au service de la Confédération. Grâce au talent et au dynamisme de cet ami de la Grèce, le nombre des membres dépasse déjà la centaine au bout de trois ans ; il va encore doubler, pour s'établir aujourd'hui à 201.

### **Dix-neuf fois à la « Sainte-Montagne »**

Un bulletin est créé, qui paraît actuellement au rythme de trois numéros par an ; le premier, en février 1977, s'ouvre sur un reportage d'Erwin Siegfried consacré à l'Olympe. Fasciné par les églises et les monastères, le grand voyageur bernois se rendra pas moins de dix-neuf fois au Mont Athos ! Au milieu des années 1970, le précieux *diamonitirion* donnant accès à l'« Etat monastique autonome de la Sainte-Montagne » était déjà délivré au compte-gouttes. Je me souviens de notre surprise lorsqu'un des rares et très vieux moines de l'immense Roussikon nous assura avoir connu Lénine, aussitôt qualifié d'« Antéchrist »... Ou lorsque le monastère d'Esphigmenou, qui menaçait pour la première fois de faire sécession, avec hissé un drapeau noir sur ses murailles proclamant : « l'orthodoxie ou la mort » ! L'église de ce monastère farouchement hostile au dialogue œcuménique était interdite aux « hérétiques » ; on nous reçut néanmoins cordialement dans la *trapeza*, où un repas



*Erwin Siegfried (photo Fred Wyss).*

plantureux et bien arrosé nous fut servi ; en guise de « dessert », on nous apporta les écrits des Pères de l'Eglise orthodoxe et on nous invita poliment mais fermement à nous convertir...

### **Une riche palette d'activités**

Erwin Siegfried et ses amis mettent sur pied de nombreuses conférences – jusqu'à huit par an – organisées d'abord au Kursaal de Berne, puis dans un restaurant de la Ville fédérale. De l'archéologie à la vie religieuse, en passant par la littérature, la musique populaire, la botanique et tant d'autres domaines, c'est une Grèce souvent insolite et hors des sentiers battus qui vient apporter un peu de chaleur dans la belle mais austère Ville fédérale. Comme aux AGS, des soirées musicales, des excursions et des voyages sont régulièrement organisés.

*Hellasfreunde Bern* travaille en étroite collaboration avec Dia.Logos, association pour la promotion de la langue et de la culture

grecques à Berne, qui diffuse le magazine *Ellinika*, publié une fois par an ([www.dia.logos@bluewin.ch](http://www.dia.logos@bluewin.ch)). Elle a aussi noué des liens étroits avec la *Griechische Gemeinde Bern* ([www.grgb.ch](http://www.grgb.ch)), communauté paroissiale fondée en 1962. La fête de Pâques – *Christos anesti ! Alithos anesti !* – réunit les membres des trois associations, de même qu'un concert organisé presque chaque année.

Succédant à Erwin Siegfried comme président en 1993, Reto Gadiant a notamment lancé des cours de cuisine hellénique, qui connaissent aujourd'hui un grand succès. Sous la présidence d'Elisabeth Ellenberger (2004-2006), le site internet [www.hellasfreunde.ch](http://www.hellasfreunde.ch) a été inauguré ; il renseigne sur toutes sortes de manifestations culturelles, y compris des émissions de radio et de TV, notamment celles de la radio culturelle bernoise RaBe, captées dans un rayon d'environ 40 km autour de la Ville fédérale ([www.rabe.ch](http://www.rabe.ch), fréquence 95,6 MHz). Depuis 2007, c'est Fred Wyss qui préside aux destinées de l'association. Celle-ci, tout au long de ces années, a continué de bénéficier des conseils et du soutien d'Erwin Siegfried.

On doit encore à cet authentique philhellène une quinzaine d'ouvrages richement illustrés sur la Grèce du Nord, le Magne, la Laconie, Lesbos, Chios, Samos et la Crète, ainsi que sur des églises du Tessin, des Grisons et de la région du lac de Thoune. On peut les commander auprès de l'association à Berne.

Jean-Philippe Chenaux

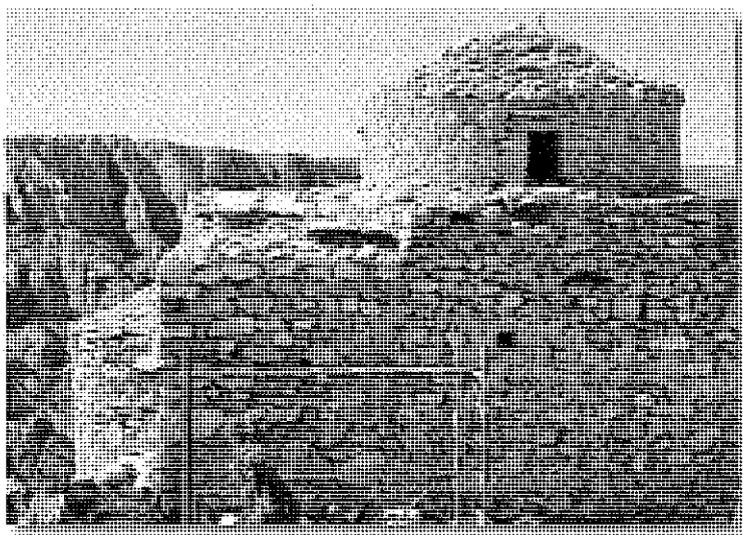
## ÉGLISE DE HAGIA KYRIAKI, APIRANTHOS, NAXOS

Vingt ans. Il aura fallu vingt ans avant de pouvoir dire, aujourd'hui, que la sauvegarde de l'exceptionnel décor aniconique de l'église de Hagia Kyriaki, à Naxos, est assurée. Vingt ans d'efforts, d'espairs, de déceptions. Vingt ans à chercher un terrain d'entente avec les Autorités grecques, à essayer de collecter l'argent nécessaire à l'intervention, à maintenir intacte la volonté d'atteindre l'objectif initial de sauvegarde.

En effet, c'est en 1993 que la mission d'évaluation, mise en place par l'association Jean-Gabriel Eynard de Genève et les Amitiés gréco-suisse de Lausanne, s'est rendue à Naxos où elle a été reçue et pilotée par Mme F. Drossoyanni, éphore des antiquités byzantines des Cyclades. L'église de Hagia Kyriaki a été retenue surtout à cause de la grande valeur et du caractère exceptionnel de son décor peint qui est pour l'essentiel aniconique. Ce décor très ancien est en rapport avec l'iconoclasme, mouvement de refus des représentations humaines dans l'art sacré, qui fut la doctrine officielle de l'Empire byzantin de 726 à 787 puis de 813 à 843. La mission fut frappée par la qualité et l'état de conservation de ces peintures si anciennes, mais aussi par l'état de dégradation avancée de l'édifice qui menaçait ruine et qui laissait entrer l'eau de pluie, non seulement

par ses fenêtres, mais également par des endroits très dégradés de sa maçonnerie qui, de l'intérieur, laissait entrevoir le ciel !

La première chose à faire consistait à documenter de manière rigoureuse l'église, faire un relevé précis de l'édifice et de son décor peint, établir le diagnostic des dégradations et établir un avant-projet des interventions futures sur le bâtiment et sur les peintures murales. Les deux associations ont confié cette tâche à deux professionnels reconnus et très compétents, M. le Pr. Yannis Kizis, architecte à Athènes, et M. Eric Favre-Bulle, conservateur-restaurateur, à Lausanne.



*Face nord, état de dégradation des maçonneries, avant travaux*

C'est sur la base de leur étude préliminaire, établie en 1998 et financée par les deux associations et quelques généreux donateurs, que nous avons obtenu l'aval du Ministère de la culture et de l'Éphorie

des antiquités byzantines pour poursuivre le projet. En tant que membres des deux associations, vous vous souvenez certainement de la présentation de cette étude lors d'une journée organisée dans ce but au château de Vufflens. Quelques années plus tard, en 2005, s'est créée l'association Hagia Kyriaki, exclusivement orientée vers la restauration de l'église et la sauvegarde de son décor peint et, pendant que nos mandataires préparaient le projet final, le comité de la nouvelle association se consacrait essentiellement à la recherche des fonds nécessaires.

Il serait trop long d'énumérer ici les différentes démarches entreprises et tous les contacts pris, sans grand succès la plupart du temps. Heureusement que la fondation Costopoulos nous a donné un sérieux coup de main, ce qui nous a permis de finaliser et de déposer le dossier de demande du permis d'intervenir. Puis ce fut la généreuse contribution de la fondation Léventis, ainsi que celle de M. Martinos, qui ont finalement permis la mise en œuvre du chantier, grâce à l'appui de *Elliniki Etairia*, association grecque pour la sauvegarde de la nature et du patrimoine. Mais il convient également de mentionner et de remercier toutes les personnes, membres et non membres de notre association ainsi que les Amitiés gréco-suisse, qui nous ont soutenus moralement et financièrement. Ainsi le chantier a pu finalement débuter en mai 2013 et se poursuit encore à l'heure où nous mettons sous presse ce numéro de *Desmos*.

Les nombreuses discussions que nous avons eues avec l'éphorie, ainsi que la somme limitée que nous avons pu récolter, nous ont conduits à restreindre notre intervention aux seuls travaux de consolidation et de réfection, les plus complètes possible, car ainsi nous garantissons de bonnes conditions de conservation du décor peint. Ce décor sera restauré et mis en valeur, en principe et nous l'espérons, par les spécialistes du service grec de la restauration, dès la fin des travaux du bâtiment.

Comme vous pouvez le voir sur la photo ci-après, le jointoyage de la face nord est terminé, mais ce même travail reste à faire au tambour de la coupole et à l'abside est (à gauche sur la photo), à l'intérieur de laquelle se situent les principales peintures murales. Cette photo préfigure l'aspect final de l'édifice car nous avons très vite renoncé à crépir et à blanchir à la chaux



*Face nord, le jointoyage du mur est terminé, reste à faire le tambour de la coupole et l'abside ainsi que la couverture.*

les maçonneries afin de conserver à l'église l'aspect que lui ont imprimé le temps et les intempéries. Cette église, si ancienne, ne se présente donc pas comme un édifice récent et conserve un caractère de fusion totale

avec le paysage et l'environnement. Sur la photo on voit également que la voûte est de la nef est recouverte de mortier tout frais ; sur ce mortier sera bientôt posée la couverture en dalles de schiste (lauzes), à la manière locale traditionnelle.

La dernière photo montre une vue de la face ouest de l'église, là où se trouve le narthex avec sa porte d'entrée latérale (sur le côté sud, invisible sur la photo). Celui-ci a dû être en partie reconstruit dans son extrémité gauche (nord) tellement l'état de la maçonnerie était dégradé. Au-dessus du narthex, on aperçoit une ouverture cruciforme qui était murée avant les travaux et qui a été rétablie dans sa forme d'origine, ce qui augmente l'éclairage à l'intérieur de la nef et ajoute un important élément symbolique.

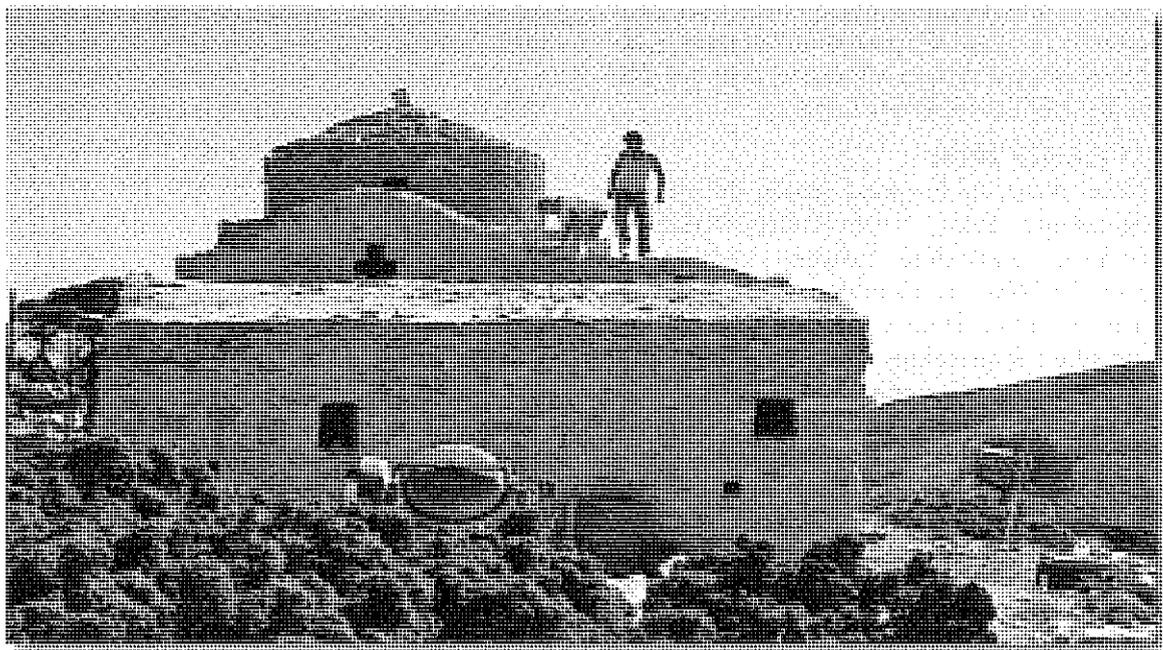
A l'heure qu'il est, les maçons, très expérimentés dans ce genre de travaux, sont à la recherche de dalles de schiste, extraites à la main, de la bonne taille et de la bonne

couleur, pour achever le revêtement des toitures. Nous espérons que tout cela sera fait dans les jours qui viennent et que le chantier sera terminé à la fin du mois de novembre.

Dans le but de pouvoir présenter l'église une fois les travaux entièrement terminés, le comité de l'association Hagia Kyriaki a décidé de retarder la tenue de son assemblée générale de 2013 et de l'organiser au début de 2014, afin que les architectes puissent venir présenter de vive voix le résultat de leur travail. En tant que membre de l'une des deux associations philhellènes vous serez, bien entendu, avertis à temps de la date exacte et du lieu de la tenue de cette AG pour que vous puissiez assister à cette présentation.

Au nom du comité de l'association Hagia Kyriaki, Naxos

Alexandre Antipas, président



*Face ouest, maçonnerie du narthex terminée, les ouvriers travaillent sur la toiture.*

## CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES DE LAUSANNE 2012-2013

Durant la période 2012-2013, les Amitiés gréco-suisse de Lausanne ont proposé à leurs membres les activités suivantes :

### **1<sup>er</sup> novembre 2012,**

Monsieur Guy ACKERMANN, assistant en archéologie classique à l'Université de Lausanne, récipiendaire du Prix Valiadis 2011, nous a passionnés avec une conférence sur le thème suivant : « Les Thermes romains d'Érétrie. Bilan de quatre campagnes de fouilles de l'École suisse d'archéologie en Grèce » ; avec une introduction du Professeur Karl REBER, directeur de l'ESAG. Ces fouilles, au cœur de la cité antique d'Érétrie sur l'île d'Eubée, permettent de retracer plus d'un millénaire d'histoire érétrienne.

### **6 décembre 2012,**

Madame Maria VAMVOURI RUFFY, chargée de cours à l'Université de Lausanne, professeure au Gymnase Auguste Piccard, nous a donné une conférence ayant pour thème « Le banquet : un remède pour l'âme et le corps du convive ». Elle a traité du déroulement et des effets du banquet grec à l'époque romaine, dans le prolongement de son livre paru cette année : *Les vertus thérapeutiques du banquet : médecine et idéologie dans les « Propos de table » de Plutarque* (éditions les Belles Lettres).

### **17 janvier 2013,**

Nous avons eu le grand plaisir de recevoir Monsieur Takis THEODOROPOULOS, écrivain, journaliste culturel, chroniqueur pour *Ta Néa*, président du centre national du livre de Grèce. Il nous a parlé de : « La crise grecque : économique, politique et/ou culturelle ? » Ce sujet nous interpelle à plus d'un titre.

### **2 mars 2013,**

Escapade à Genève pour visiter deux expositions. La première à la Fondation Bodmer pour une visite guidée par Monsieur Charles MELA, directeur de la Fondation Bodmer. Il a ouvert pour nous le musée de la Fondation puis nous a fait découvrir l'extraordinaire exposition « Les mots et les monnaies, de la Grèce ancienne à Byzance ». Ensuite nous avons

rejoint le Musée Rath où Madame Marielle Martinioni Reber nous attendait pour nous commenter la très belle exposition « Fascination du Liban : soixante siècles d'histoire des religions, d'art et d'archéologie ».

### **3 mars 2013,**

Nous avons assisté à la projection du film de Monsieur Olivier ZUCHUAT : « Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit », film très émouvant qui ranime la mémoire de ruines oubliées et d'une bataille perdue. Plus de 80 000 hommes, femmes et enfants grecs ont été internés dans ces camps de rééducation sur l'îlot de Makronissios (île aride, privée d'eau, sans arbre), à quelques kilomètres de Lavrio (Attique).

### **21 mars 2013,**

Nous avons reçu Monsieur Pierre SMOLIK, juriste et spécialiste des médias à l'Office fédéral de la communication, auteur de plusieurs essais relatifs à des écrivains romands. Il nous a parlé de Monsieur Georges HALDAS, de père grec et de mère suisse, qui vécut jusqu'à l'âge de 9 ans en Grèce. Sur le thème : « L'invisible au quotidien ou quatre années d'entretiens avec Georges Haldas », Monsieur Smolik nous a parlé de ses entretiens avec le grand écrivain sur tous les sujets qui ont compté dans sa vie : la littérature, la poésie, la religion, sa ville, Genève, les nombreux personnages qui ont traversé son existence.

### **23 avril 2013,**

Magnifique concert de musique grecque antique sur instruments reconstitués à l'église Saint-Germain à Genève. L'ensemble MELPOMEN avec 5 choristes ont joué et chanté la poésie lyrique archaïque sur le thème : « Autour de Sappho ». Les Amitiés gréco-suisse ont soutenu financièrement ce concert et nombreux sont les membres des AGS qui ont fait le déplacement à Genève.

### **24 mai 2013,**

L'Assemblée générale s'est tenue à l'Hôtel Continental à Lausanne, suivie par une conférence de Madame Liana GIANNAKOPOULOU, Affiliated Lecturer au Collège Selwyn

de l'Université de Cambridge, sur le thème suivant : « Le voilà ce temple sans tache : poèmes dédiés au Parthénon ». Madame Giannakopoulou nous a présenté le contexte historique, idéologique et littéraire en discutant de quelques poèmes représentatifs des différentes attitudes qui vont de la plus grande admiration et vénération à l'égard de ce monument jusqu'à sa déconstruction, voire son rejet. Après ce magnifique exposé, nous nous sommes retrouvés pour un dîner au Steak Grill de l'Hôtel Continental.

### **7 juin 2013**

L'Ambassadeur de Suisse en Grèce, Dr Lorenzo AMBERG, donne une conférence sur le rôle décisif de Ioannis KAPODISTRIAS au Musée de la Ville d'Athènes ; elle est transmise en direct à l'Hôtel Continental à Lausanne. L'événement est organisé par la Société d'écriture de l'œuvre de Ioannis Kapodistrias et le Musée de la Ville d'Athènes – Fondation Vourou-Eutaxia, avec le soutien de l'Association des Amitiés gréco-suisse de Lausanne et de l'Association Hellénique de Lausanne « Estia ». Le diplomate grec Ioannis Kapodistrias, alors délégué de l'Empire russe, est arrivé en Suisse il y a deux cents ans (1813) pour garantir l'indépendance, l'unité et la neutralité de la Confédération. En signe de reconnaissance, le Canton de Vaud et la Ville de Lausanne lui ont octroyé la première citoyenneté d'honneur et la première bourgeoisie d'honneur, tout comme la Ville de Genève. Un buste de Kapodistrias a été inauguré à Ouchy en 2009.

### **Du 8 au 15 juin 2013,**

Pour soutenir la Grèce, toujours en période de crise, le Comité a tenu d'organiser son désormais traditionnel voyage en Grèce dans l'île de Crète. Pour sortir des circuits touristiques habituels, c'est la partie est de l'île qui a été choisie. Nous logions à Iérapétra et, pour marquer notre passage, nous avons fait une collecte en faveur de l'hôpital de Iérapétra. Lire le compte rendu du voyage de Monsieur Jean-Noël Antille dans ce numéro de *DESMOS*, à qui nous adressons tous nos remerciements.

### **18 septembre 2013,**

Soirée exceptionnelle : Monsieur Christodoulos Antoniou PAPHIOS et son assistant Nikos sont venus spécialement de Chypre pour nous

présenter le spectacle « Alexandre le Grand et la Bête ». Monsieur Paphios a hérité des figurines de son grand-père, célèbre marionnettiste chypriote, et perpétue la tradition populaire du théâtre d'ombres.

### **10 octobre 2013,**

Monsieur Charles BONNET, Professeur honoraire de l'Université de Genève, nous a présenté un superbe exposé, très bien documenté, sur les résultats de ses dernières fouilles : « Les dernières découvertes à Kerma, Soudan : une ville cérémonielle nubienne et une forteresse égyptienne ». Il nous a fait partager sa passion pour ce pays si mal connu.

### **29 octobre 2013,**

Hommage à CONSTANTIN P. CAVAFIS (1863-1933), sous l'égide du Consulat général de Grèce. L'Association des Amitiés gréco-suisse soutient financièrement cette soirée poétique et musicale, qui a eu lieu à l'Auditorium Charles Rouiller, Uni Dufour.

### **Activités futures :**

**28 novembre 2013,** nous recevrons Monsieur Jean-Marie BRANDT, docteur en sciences économiques et en théologie, qui nous fera part des ses réflexions sur « Platon et Paul : mariage d'amour ou de raison. »

**Début janvier 2014** nous célébrerons, au nouveau Musée Olympique à Lausanne, les cent cinquante ans de la naissance du Baron Pierre de Coubertin.

### **Prix Valiadis**

Le 18 septembre 2013, remise du Prix Valiadis à Madame Giovanna SIGNORINI pour son mémoire en grec ancien « YMHN YMENAIE », sous la direction du Professeur David BOUVIER.

### **Comité**

Je tiens à exprimer ma vive reconnaissance à tous les membres du comité pour leur disponibilité, leur engagement, la bonne entente, la qualité des échanges et leur amitié. J'apprécie de pouvoir compter sur ce formidable comité et c'est grâce à son dynamisme que l'Association des Amitiés gréco-suisse peut vous offrir un tel programme.

Raymonde GIOVANNA, présidente

## CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD, GENÈVE, 2012-2013

Notre année a débuté avec l'excursion qui nous a emmenés le 6 octobre dans une capitale fédérale ensoleillée, sur le territoire du professeur Lorenz Baumer, membre de notre comité et surtout grand bernois. Nous sommes ainsi allés à la découverte tout d'abord de la gypsothèque du département d'antiquités de l'Université de Berne, impressionnante par la qualité et la diversité de sa superbe collection de moulages. Puis au « Bernisches historische Museum » pour découvrir ou redécouvrir avec bonheur ses collections classiques. Après un charmant déjeuner au Casino au bord de l'Aar, nous nous sommes rendus à Riggisberg pour renouer avec la Abegg-Stiftung, qui venait d'ouvrir après d'importants travaux, et découvrir sa superbe exposition temporaire « Ornamenta » présentant des textiles anciens dans un nouvel aménagement.

La suite de notre programme nous a emmenés dans les sables égyptiens grâce au professeur Paul Schubert, lui aussi membre du comité, et grand spécialiste de la papyrologie. Grâce à sa présentation, nous avons découvert que des milliers de fragments de papyrus, ont été retrouvés quasi miraculeusement dans le sable chaud et sec égyptien, et ont permis la découverte de textes que l'on croyait perdus à tout jamais. Ils ont ouvert de nouveaux horizons dans la littérature grecque ancienne, non seulement aux chercheurs papyrologues, mais pour nous tous, les lecteurs et amateurs modernes, au prix d'un impressionnant travail de détective et de fourmi !

M. Jean-Yves Marin est venu nous parler du Musée d'Art et d'Histoire, de sa vision du futur et de sa vision de la vocation du Musée, et des projets de construction qui, espérons-le, permettront de présenter enfin les nombreuses richesses pour l'instant confinées dans les caves.

Enfin, l'année 2012 s'est terminée pour nous sur la rive droite, dans l'écrin magique du Musée Voltaire, pour parler de Rousseau bilingue, ou plus précisément Rousseau en Grec ! Dans le désir de faire connaître Rousseau à nos amis Grecs, le professeur Bertrand Bouvier a traduit en grec des textes choisis qui ont été dits par Georges Stangakis et par Armen Godel, alternativement en grec et en français, dans ces beaux salons ouverts spécialement pour nous par le conservateur. Les talents du traducteur et des lecteurs ont ravi le public nombreux, sensible à l'atmosphère très spéciale et chaleureuse de ces moments.

L'année 2013 a débuté par la conférence du professeur Marc-André Renold, qui occupe la nouvelle chaire UNESCO « Droit et Patrimoine » sur « L'archéologie et le Droit : comment lutter contre les fouilles clandestines », évoquant les problèmes complexes d'acquisition, de restitution, de la bonne foi et de l'application du droit dans les divers pays. Il a ainsi éclairé les préoccupations de nombreux directeurs de musées et de collections en Suisse et de par le monde.

Le 22 février a eu lieu un moment-clé pour notre Association, avec la célébration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Jean-Gabriel Eynard. Un colloque a été mis sur pied par Paul Schubert, et un nombreux public était présent. Parmi les présentations, nous avons eu le plaisir de deux conférences de haut vol et surtout inédites : l'une de Michelle Bouvier-Bron qui nous a présenté ses toutes récentes recherches sur la jeunesse italienne de Eynard et ses débuts d'hommes d'affaires, en lien avec les cercles d'affaires suisses dans les grandes villes italiennes. Et l'autre présentation, fondée sur une recherche rigoureuse et intense en Allemagne, en Suisse et en Grèce,

nous a permis de découvrir grâce à Dimitri Zufferey et Dimitri Skopelitis la modernité des idées éducatives de Jean-Gabriel Eynard dans son époque. Ces deux recherches vont faire l'objet d'une publication, celle de Mme Bouvier-Bron devant paraître dans un ouvrage qu'elle consacre à Eynard, tandis que celle de MM. Zufferey et Skopelitis devrait constituer un complément à leur ouvrage « Construire la Grèce (1770-1843) » (paru aux Editions Antipodes en 2012).

Avec le mois de mars a débuté la préparation de notre voyage à Crotona. Lorenz Baumer nous avait avertis : il n'y aura presque rien à voir, des villes en ruines, des sites pas encore fouillés, un musée vide ! Mais dès sa première conférence, il nous a présenté des vues magnifiques de cette région de la Calabre, son histoire, sa diversité, ses lieux de fouilles, et nous avions l'envie de partir...

En avril, le professeur Christoph Riedweg de Zurich est venu nous présenter avec enthousiasme l'habitant le plus célèbre de Crotona, Pythagore, son fameux théorème et sa théorie des nombres. Ses découvertes et théories, telles que le côté numérique de la musique, l'harmonie musicale des sphères, ou encore sa morale, trouvent aujourd'hui encore une actualité et un écho, et incitent à la réflexion et au dialogue entre les sciences. Equipés ainsi d'un bon bagage archéologique et historique, et d'un modeste bagage mathématique, nous sommes partis du 8 au 12 mai à la découverte de la Calabre, de ses habitants, de sa campagne magnifique, de ses fouilles, et de ses paysages exceptionnels entre mer, sans oublier sa cuisine et ses spécialités.

Après un ou deux jours pour nous ajuster aux délices et au rythme tranquille de la vie calabraise et de ses repas fastueux, nous y sommes parvenus, ne sachant par moments plus très bien si nous étions un groupe culturel passant d'un site, à une fouille, à une église ou un château, ou si nous étions un groupe gastronomique coulisant la visite culturelle d'une ruine entre deux agapes prolongées. Mais cela faisait

aussi partie de la découverte et du vivre-autrement, et le succès a été général, nos spécialistes en botanique et ornithologie y trouvant aussi leur compte, nous faisant découvrir la mouette mélanocéphale, la méduse cyclope ou encore le guêpier calabrais ! Merci à chacun pour sa participation active, souriante et intéressée, et surtout aux organisateurs, Claude Stylianoudis, Christoph Stucki, Tatiana sa charmante antenne italienne, Patrizia Birchler Emery notre ange-gardien de chaque jour, et particulièrement Lorenz Baumer notre grand pilote, pour cette semaine unique.

Parmi les autres activités, nous avons été invités par l'Association des Dames grecques qui a organisé à notre intention une visite guidée spéciale de la très remarquable exposition « Des Mots et des Monnaies » à la Fondation Bodmer.

Comme chaque année, nous nous sommes associés à la commémoration de l'insurrection grecque de 1821. Ce dimanche 26 mars, avec les représentants des autorités diplomatiques grecques, le Consul général de Grèce et votre présidente ont déposé une couronne devant le buste de Jean-Gabriel Eynard. Votre présidente a ensuite prononcé le traditionnel discours pour évoquer toute notre amitié et tout notre espoir pour la nation grecque. Soulignons à cette occasion que nos relations avec le consulat et avec les différents groupements grecs de Genève, très actifs, se poursuivent harmonieusement.

Le 26 avril, nous avons soutenu le concert de musique grecque ancienne « Autour de Sappho », à l'Église St Germain en Vieille-Ville, qui était présenté par notre ancien président André Hurst, et organisé par l'une de nos conférencières de l'hiver 2011, Mme Jaccottet. Des textes de la poésie antique ont été interprétés sur des instruments reconstitués par des chanteurs et instrumentistes exceptionnels qui nous ont beaucoup impressionnés.

La conférence de l'assemblée générale du 30 mai a été prononcée par Pierre Ducrey, ancien recteur de l'Université de Lausanne, ancien

directeur de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce, directeur de la Fondation Hardt pour l'études de l'Antiquité classique, sur « 1964-2014 : 50 années de fouilles archéologiques à Erétrie ». Nous avons ainsi pu mesurer l'importance de ce site majeur de l'île d'Eubée et l'ampleur des recherches qui lui ont été consacrées par les archéologues et historiens suisses, recherches qu'il est important de continuer dans les meilleures conditions possibles.

L'Association a également attribué les traditionnels prix de grec, en mettant à la disposition des Collèges de Genève une somme qui récompense les élèves de chaque collège ayant obtenu une note d'excellence lors de l'examen oral de grec en maturité, et la Bourse Eynard, d'un montant de 3000.- francs, dont le lauréat en 2013 est Olivier Gaillard, assistant à la Faculté de droit, en vue d'un séjour de recherche à Athènes ( voyez à ce sujet <http://www.unige.ch/droit/actus/old2013/Bourse-Jean-Gabriel-Eynard.html>).

Notre Association compte actuellement 389 membres et nous comptons 23 associations amies. Cette année a vu 35 nouvelles adhésions, 5 démissions, 7 décès et 4 exclusions. L'effectif de nos membres, attirés par l'atmosphère sympathique, les activités riches et diverses, les projets que nous proposons, est donc en augmentation...

Arrivée au terme de son mandat statutaire, notre présidente Marianne Weber continue à faire partie du comité, et est chaleureusement remerciée par nous tous pour sa présidence harmonieuse et efficace à la fois. La candidature de Lorenz Baumer, retenu à Göttingen le soir de l'assemblée générale, pour y présenter les recherches de l'Université de Genève en Calabre dans le colloque de l'Association Mommsen, est plébiscitée par l'assistance. Deux membres du comité, Denis Mylonas et Dimitri Skopelitis, se retirent, avec nos remerciements pour l'activité déployée au service de notre association ; Denis Mylonas continue d'ailleurs son engagement en reprenant la fonction de vérificateur des comptes, aux côtés

d'André-Louis Rey, en remplacement d'Olivier Chauvet, que nous remercions pour l'attention discrète et souriante, mais rigoureuse, portée à sa fonction et à nos comptes pendant de longues années.

Proposées par le comité, les candidatures de Messieurs Panayotis Pournaras, membre de la direction générale et responsable de la fonction de l'Audit Interne du groupe bancaire Union Bancaire Privée, et Jean-Vaucher, chirurgien orthopédiste, qui a fait toute sa carrière à Genève, entre les HUG et l'hôpital de la Tour, et qui, maintenant partiellement à la retraite, a encore participé à diverses missions avec le CICR et Handicap International, sont approuvées par l'assemblée. Le mandat de Christoph Stucki est enfin prolongé par l'assemblée au-delà des huit ans habituels, par dérogation selon l'art. 23 des statuts, motivée par son engagement dans la commission voyages au titre de président, avec les importants projets en cours, voyage à Marseille et surtout la croisière Eynard 2014.

Une dernière compétence statutaire exercée par l'assemblée a été le relèvement des cotisations, restées inchangées depuis 10 ans. Leur rôle est d'assurer les dépenses courantes, afin de préserver la vitalité de nos activités et de continuer à soutenir nos programmes, visites, conférences et voyages. Dans cette optique, le comité a proposé une augmentation raisonnable des cotisations, de 40.- à 50.- CHF par personne ; de 60.- à 70.- CHF par couple ; de 450.- à 500.- CHF pour un membre à vie ; cette proposition a été acceptée par l'assemblée.

D'après le rapport de Marianne Weber à l'Assemblée générale du 30 mai 2013.

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE  
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Édouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal : 12-8216-7.

**Cotisation annuelle :**

membre individuel :	fr. 50.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 70.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 500.-

**Comité :**

Président: M. Lorenz E. BAUMER  
Vice-président: M. Panayotis POURNARAS  
Secrétaire : Mme Patrizia BIRCHLER EMERY  
Trésorier: M. François PAYOT  
Mme Aiki AGORITSAS  
M. Paul SCHUBERT  
M. Christoph STUCKI  
M. Jean VAUCHER  
Mme Marianne WEBER

**Membres d'honneur :**

M. Bertrand BOUVIER  
M. Laurent DOMINICÉ  
M. Jean THOMOGLU

[www.ass-grecosuisse-eynard.ch](http://www.ass-grecosuisse-eynard.ch)  
[presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch](mailto:presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch)

ASSOCIATION DES AMITIÉS  
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1930 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin : «Desmos», en français : le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0.

**Cotisation annuelle :**

membre individuel :	fr. 40.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 400.-
membre à vie couple :	fr. 500.-

**Comité :**

Présidente : Mme Raymonde GIOVANNA  
Vice-président suisse :  
M. Philippe DU PASQUIER  
Vice-présidente grecque :  
Mme Vassiliki FACHARD  
Trésorier : Monsieur Guillaume GEIGER  
Secrétaire : Mme Alexandra GRAMUNT

**Membres :**

M. Alexandre ANTIPAS  
M. Yannis GERASSIMIDIS  
Mme Vally LYTRA  
M. Jean-Daniel MURITH  
M. Pierre VOELKE

**Membres de droit :**

Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin  
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,  
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

[www.amities-grecosuisse.org](http://www.amities-grecosuisse.org)

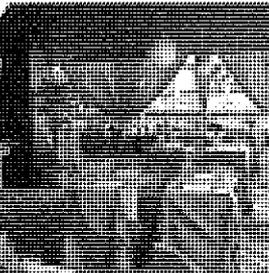
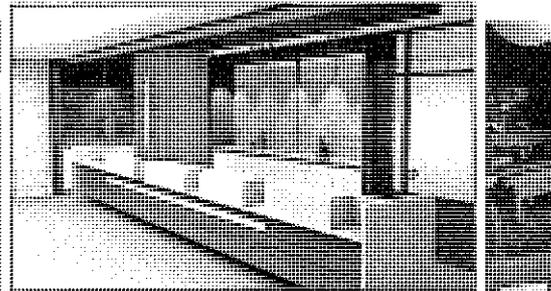
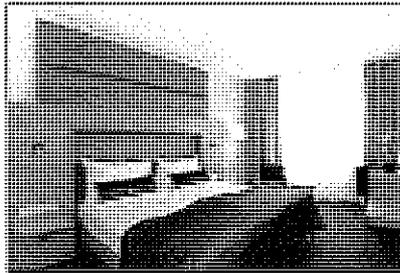
Editeur, annonces :	Association des Amitiés gréco-suisse, Case postale 31 1001 Lausanne, CCP 10-4528-0 Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction :	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration :	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie :	Imprimerie Chabloy SA, La Tour-de-Peilz / Vevey

Lors de vos déplacements  
idéal ... face à la gare CFF

**CONTINENTAL HOTEL \*\*\*\* LAUSANNE**

2, place de la Gare  
CH - 1001 LAUSANNE  
Tél. +41.21.321.88.00  
Fax +41.21.321.88.01  
reservation@hotelcontinental.ch  
www.hotelcontinental.ch

*Grill*  
**OLYMPIA**



L'Hôtel Continental, dispose de 116 chambres, complètement rénovées en 2009.  
Il allie confort, technologie moderne et accueil personnalisé lors de tout déplacement. Ouvert toute l'année.  
«Le Grill Olympia» : viandes grillées de premier choix, services dans un cadre discret et chaleureux.  
Directeur Yannis Gerassimidis

**CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE**

Manz Privacy Hotels  
Hôtel St.Gothard /Zurich Hôtel Euler et City Inn/Bâle

# Learn Global, Stay Local.

# MBA

MASTER OF BUSINESS ADMINISTRATION

## Earn your MBA in a Top Swiss Business School

- Ranked 3rd in Switzerland and 47th globally (QS 2010)
- Personalized learning in small international classes
- Designed in collaboration with leading CEOs and HR directors

[www.bsl-lausanne.ch](http://www.bsl-lausanne.ch)

BUSINESS  
SCHOOL  
LAUSANNE **BSL**  
LEADING INNOVATOR IN BUSINESS EDUCATION